
THÉÂTRE
DE GENNEVILLIERS —
CENTRE DRAMATIQUE
NATIONAL
DE CRÉATION
CONTEMPORAINE —
SAISON 2008 — 2009





ACCUEIL

Des fois on rêve. On dit : « je veux », « je voudrais », « je pourrais ».
Des fois ça n'arrive pas. Et des fois ça arrive. Et là ça arrive. Je prends
une date au hasard. Au hasard, par exemple le mardi 26 février 2008.
Qu'est-ce qu'il se passe le mardi 26 février 2008 à Gennevilliers ?
On est à vélo. On est à vélo dans Gennevilliers. Avec un vélo de course
Peugeot doré d'occasion qu'on a acheté pour se déplacer dans
Gennevilliers. Je rentre du parc des Sévines. Je viens de voir la fin du
tournage de Jean-Paul Civeyrac au parc des Sévines. Il est tard, c'est la
nuit. Le film de Jean-Paul avec des acteurs et des gens de Gennevilliers.
On l'a fait. Je rentre du parc des Sévines avec mon vélo. Je suis les
flèches rouges et blanches de Daniel Buren dans la nuit. Je ne me perds
pas. Je suis les flèches pour rentrer au théâtre. On l'a fait. Dans
l'avenue des Grésillons, loin là-bas, décollé dans le ciel, le cube rouge,
prêt à décoller direct à la moindre aventure, le cube de Yann Kersalé
fonctionne. On l'a fait. Je gare mon vélo doré. Je rentre dans le théâtre :
c'est le premier jour de répétition de John Malpede avec ses acteurs de
Los Angeles et ceux de Gennevilliers et d'Ivry. On l'a fait. Des fois on
rêve. Et des fois les choses sont là. Voilà. Et je répète tout le temps :
« c'est bien d'avoir un théâtre. » Des fois en un jour tout se rassemble.
Tout se rassemble. Et on se dit qu'on a travaillé. Qu'on a fait. Et on peut
sentir monter un peu de bonheur en soi. En sachant que l'on a TOUT
fait ce que l'on avait dit. TOUT. (Sauf la librairie, mais ça va venir).
TOUT. Alors on va continuer. On continue. On continue. On continue.
On croise. On croise le fer. On croise. On continue. On continue
l'art contemporain pour les oreilles avec Céleste Boursier-Mougenot.
On continue le cinéma avec Assayas + un cinéaste américain.
On continue ce pont Gennevilliers-États-Unis-Japon. Les Japonais
partout. Partout. 2 x Oriza Hirata . Shinji Aoyama (on voit son film
tourné à Gennevilliers avec Lou Castel). Toshiki Okada (ça on n'a jamais
vu ça tellement c'est neuf). Le début de l'A. en japonais + en français.
Ronan Chéneau 35 ans. Auteur contemporain. Heiner Goebbels
et encore de l'art pour les yeux et les oreilles. Rachid et moi-même
en duo PORTRAIT / PORTRAIT. De la danse. Ensemble.
Et Faustin Linyekula et la Comédie-Française et encore le festival
Les Très Jeunes Créateurs Contemporains. Ultracontemporain.

Du lien. De la philosophie toujours. Des répétitions ouvertes, oui ça
continue parce que les gens viennent en nombre. Des « Vendredi Soir »
qui passent le mardi soir parce qu'il y a beaucoup de monde
et qu'à plusieurs en début de semaine on est tous plus frais. Frais.
De la fraîcheur. On continue. Notre politique ce sont nos actes. Faire.
Agir. Accomplir. Créer de la beauté. Des gens. Partout. Au restaurant.
Au salon avec des livres. Du temps avant les spectacles.
De l'art accordé aux enfants. Mon fantôme + Qu'est-ce que tu vois ?
de Marie-José Mondzain. Philosophie pour les enfants. Ce livre.
Valérie Jouve dans Gennevilliers avec son appareil photo.
Jean-Pierre Thibaudat dans Gennevilliers avec son carnet et son stylo.
Du théâtre partout. De la danse. Du son. Partout du cinéma.
De la musique. Partout. Dans les couloirs. Les escaliers. Au restaurant.
Du théâtre dans le salon. Sur les 2 plateaux. En long. En large.
En travers de la gorge. Dans le cœur. La tête. Le bâtiment sens dessus
dessous. Toute l'année. Le bâtiment théâtre traversé architecturalement
toute l'année. Avec 1000 configurations. De la circulation. Du fluide.
Encore un peu de vie. Malgré les mauvaises langues. Les conformistes.
Les grincheux. À remplacer par les curieux. Les épatants. Les amoureux.
Du temps. Du soleil. De la pensée. De la beauté. Pour longtemps. Ça
continue. On n'arrêtera jamais. Jamais de dire MERCI à Ouramdane,
Pommerat, Buren, Concordet, Kersalé, Bouchain, Jouve, Nioche,
Malpede, Civeyrac, Aoyama, Taurand, Dusapin, Gindt, Di Fonzo Bo,
Minyana, Goumarre, Mondzain. Et BIENVENUE à Assayas, Okada,
Hirata, Chéneau/Bobee, Goebbels, Linyekula, Boursier-Mougenot
et Jean Racine. Ça continue. Ça ne s'arrête pas :

et MERCI à vous, que l'on a vu sur les plateaux d'octobre à juin,

Samira Barouche,
Hadjer Bouhabila,
Kaoutar Boulahsen,
Nadia Bouhmane,
Abibou Djogbenou,
Ali Majidi,
Doug Coulibaly,
Hamid Belkhir,
Julien Jegu,
Michaël Chevon,
Wilfried Rouyard,
Lorenzo de Angelis,
Ikue Nakagawa,
Clara Azambourg,
Clémentine Baert,
Michael Bennett,
David Bobee,

Marine Busnel,
Camille Carlier,
Raphaëlle Delaunay,
Charlie Dubois,
Gilles Groppo,
Marie-Agnès Gruber,
Bogdan Kikena,
Emilie Lam,
Roselina Lam,
Luca Laulhère,
Antonin Ménard,
Alexandre Meyer,
Kate Moran,
Gilberte Muguet,
Jeremy Larochelle,
Cécile Musitelli,
Leila Rabah,
Vincent Thomasset,
Tapita Titti Dingong,
Virginie Vaillant,
Grégory Guilbert,
Lou Castel,
Ayata Ikram,
Touil Amel,
Ophélie Oget,
Léa Wojcieszowski
Juliette Bouquet,
Leslie Perrin,
Felix Pommier,
Léa Lessafre,
Laura Naval,
Simon Landré,
Nassima Essalih,
Anissa Bouhia,
Touhami Bouhia,
Myriam Bouhia,
Agathe Corrad,
Camille Tenne,
Marion Nicolas,
Claire Styczynski,
Aurélié Habran,
Cynthia Hammoumraoui,
Nina Alexandra
Duczmalewska,
Ulla Baugué,
Saadia Bentaiëb,
Agnès Berthon,
Pierre-Yves Chapalain,
Lionel Codino,
Philippe Lehembre,
Ruth Olaizola,

Jean-Claude Perrin,
Marie Piemontese,
Maya Vignando,
Eric Forterre,
Murielle Martinelli,
Delphine Lorenzo,
Marion Uguen,
Caroline Stein,
Evelyne El Garby Klai,
Caroline Chassany,
Ana Moraitis,
Raquel Winnica,
Pablo Travaglino,
Julie Bouysse,
Esther Labourdette,
Cécile Leclerc,
Audrey Perrigaud,
Catherine Rouet,
Marie Roullon,
Anaïs Vintour,
Nicolas Bercet,
Anicet Castel,
Simon Gamerre,
Cédric Lotterrie,
Charles Mesrine,
Ilann Ouldamar,
Corinne Bahuaud,
Lucille Delvaux,
Joanna Giraud,
Stephanie Leclercq,
Sophie Leleu,
Katarina Simon,
Cedric Baillergeau,
Jean Ballereau,
Lancelot Dubois,
Benoit Lefèvre,
Etienne Planel,
Ludovic Redon,
Thomas Roullon,
François-Xavier Roth,
Emmanuel Olivier,
François-Marie Drieux,
Anne-Catherine Fargeix,
Matilde Pais,
Mieko Tsubaki,
Vanessa Ugarte,
Jan Orawiec,
Arnaud Lehmann,
Claire Parruite,
Rachel Rowntree,
Sébastien Levy,
Carole Dauphin,
Vincent Debruyne,
Julien Barre,
Guillaume François,
Emilie Wallyn,
Philippe Blard,
Michel Robache,
Henriëtte Brouwers,
Tony Parker,
Rickey Mantley,
Kevin Michael Key,
Romain Adenet,
Nora Aïssaoui,
Kamel Akli,
Christophe Amsili,
Julien Aulon,
Patrice Aurand,
Pilar Barthe,

Taoufik Benromdhane,
Kherfia Benzemat,
Jean-Yves Bessam,
Pierrick Blondelet,
Anaïs Boiteau-Nony,
Garmia Bouabdallah,
Abdel Hakim Chakroune,
Finn Dickmann,
Céline Domergue,
Ouarda Essahli,
Chantal Fontanesi,
Lise Gokool,
Alexandre Jodlowski,
Mireille Kossi,
Orida Krouni,
Christian Lapeyroux,
Siga Magassa,
Fabienne Mesenge,
Viviana Miele,
Samira Nanna,
Romain Neuillet,
Marie-France Ohayon,
Anne Pepin,
Abdelhamid Sabri,
Maxime Samel,
Bahri Sebkhii,
Christiane Tetu,
Hadrya Zentou,
Catherine Hiegel,
Benjamin Jungers,
Raul Fernandez,
Alban Aumard,
Jean Christophe Folly,
Jonathan Manzambi,
Umban U'Kset David
Nguyen,
Hong Mai Thomas,
Mounia Raoui,
Laurent Lacoote,
Renan Carteaux,
Déborah Marique,
Liting Huang,
François Lépée,
Jude Kiriliyanage,
Farid Roussance,
Madany Tall,
Rouzes Renald,
Abdelkrim Zeghdana,
Mohamed Fodil,
Guillaume Segouin,
Claude Sibouny,
Victor Hugué,
Léonar Savine Pflugger,
Philippe Traversian,
Souad Meya,
Thomas Marchand,
Philippe Burnoud,
Fabien Roso,
Svetlana Khachaturova,
Ivonne Restrepo,
Claire Chollet,
Laure Roldan,
Mélanie Decroix,
Léa Bouchellig,
Jean-Baptiste Saurel,
Aurélien Rousseau,
Louise Leguay,
Nicolas Hanny,
Noémie Stevens,

Gérard Pautonnier,
Denis Bruli,
Paul Sztulman,
Hélène Lamachère,
Aurélié Lamachère,
Angéline Lamachère,
Pierre Girard,
Quentin Grosset,
Claire Déniel,
Jacques Déniel,
Camille Christophei,
Nicolas Conge,
Camille Berthomier,
Aliénor de Mezamat,
Christophe Janton,
Bachir Fomba,
Joshua Yeremiyen,
Nicole Troude,
Jean-Paul Darchez,
Jules Vella,
Arthur Gangloff,
Françoise Arnaud,
Fabienne Teynedu,
Stéphane Brisset,
Jean-Louis Mailles,
Christine Armagnac,
Jean Lampach,
Stéphan Busnel,
Jean Lagatie,
Nadia Bouznad,
Goundo Tandia,
Mamadou Kaloga,
Kane Djenaba,
Amira Sifal,
Orlando Duhany,
Sébastien Cosset,
Elodie Agastin,
Jihane el Meddeb,
Misha Arias
de la Cantolla,
Selly Fomba,
Sylvain Mbemba,
Djibril Glissant,
Mathieu Bertholet,
Jonathan Capdevielle,
Guillaume Marie,
Elie Hay,
Raimund Hoghe,
Lorenzo De Brabandere,
César Chevalier,
Pascale Cuggia,
Emmanuel Eggermont,
Charlotte Nightingale,
Kristin Rogghe,
Diana Seichter,
Patricia Souchar,
Marcus Vigneron-Coudray,
Fanny Catel-Chanet,
Serge Nail...

MERCI. Pascal Rambert

Saison 2008 / 2009

index **Céleste Boursier-Mougenot** 19.09.2008 – 26.06.2009

Le début de l'A. **Pascal Rambert** 19.09 – 05.10.2008

Tokyo Notes **Oriza Hirata** 10.10 – 19.10.2008

Five Days in March **Toshiki Okada** 17.11 – 22.11.2008

Mon Fantôme **Pascal Rambert** 02.12 – 19.12.2008

Stifters Ding **Heiner Goebbels** 09.01 – 17.01.2009

Nos enfants nous font peur quand on les croise dans la rue

Ronan Chéneau / David Bobee 24.01 – 14.02.2009

PORTRAIT / PORTRAIT

Rachid Ouramdane / Pascal Rambert 06.03 – 22.03.2009

Sable & soldats **Oriza Hirata** 18.03 – 11.04.2009

Qu'est-ce que tu vois ? **Marie-José Mondzain** 04.05 – 15.05.2009

Bérénice **Faustin Linyekula** 14.05 – 14.06.2009

TJCC 25, 26 et 27.06.2009

Carte blanche cinéma **Olivier Assayas**

Rencontres philosophiques **Marie-José Mondzain**

Répeté et créé à Gennevilliers

Mardi soir / Médiateurs

Calendrier

Tarifs et abonnements

Infos pratiques

Contact / Partenaires



index

19.09.2008 – 26.06.2009

Céleste Boursier-Mougenot

Après les flèches de Daniel Buren qui conduisent au théâtre2gennevilliers, ce sont les mots en musique de Céleste Boursier-Mougenot qui habitent le lieu pendant toute la saison 2008-2009.

De nombreux éléments qui constituent un texte peuvent servir à déterminer les paramètres d'une musique en train de se faire. Un texte peut ainsi être appréhendé comme de la durée ponctuée, rythmée de mots, de syllabes, de lettres, d'énoncés qui, se succédant, déterminent l'apparition d'événements sonores aux tempi variables selon la vitesse de lecture, d'énonciation ou d'écriture de chacun. En suivant cette logique, de rapprochement du texte et de la notation musicale, Céleste Boursier-Mougenot a conçu le projet *index*, dont la première phase réalisée en 2006 pour l'exposition *états seconds* au Frac Champagne-Ardenne est un programme informatique qui analyse l'activité scripturale d'une personne en train d'écrire sur un ordinateur pour extraire du texte les éléments d'une partition et les transmettre à un piano acoustique de type Disklavier qui les joue en direct. Le piano restitue avec précision tous les paramètres de la partition d'une musique en devenir. Plus récemment, l'artiste a extrait la musique des textes de son catalogue paru en 2008 chez Analogues, maison d'édition pour l'art contemporain (en écoute sur www.analogues.fr/indexinprogress).

Au théâtre2gennevilliers et durant toute la saison 2008-2009, Céleste Boursier-

Mougenot déploie son intervention, la troisième phase de son projet *index*, pour faire résonner la vie du théâtre. Le dispositif est constitué d'ordinateurs en réseau et d'un grand piano acoustique qui est placé dans l'escalier principal menant aux trois salles de spectacles. Dans les espaces conviviaux, aménagés par les architectes Patrick Bouchain et Nicole Concordet, une dizaine d'ordinateurs et leurs périphériques (internet, impression) sont à disposition. Tout en se servant des ordinateurs, les visiteurs du théâtre, les clients du restaurant et le personnel du théâtre inscriront simultanément dans le volume acoustique du théâtre quelques bribes musicales, écho de leur passage, de leur présence en ces lieux. Des séances de présentation, des lectures et d'autres rendez-vous destinés aux publics (abonnés, écoles, atelier d'écriture) mettront en évidence les corrélations entre la musique produite et l'activité scripturale ou le texte.

Depuis une douzaine d'années, Céleste Boursier-Mougenot (né en 1961) travaille à partir d'objets ou de situations dont il parvient à extraire un « potentiel musical ». Ses œuvres sont présentées à travers le monde et témoignent d'une profonde attention à des formes sonores que l'artiste qualifie de « vivantes. »

Production :
théâtre2gennevilliers

Production déléguée :
superposition - avec
le soutien du DICREAM
et de la galerie Renos
Xippas





Le début de l'A.

19.09 – 05.10.2008

Écrit et mis en scène par Pascal Rambert

Durée : 60 minutes

2 versions, un même spectacle, selon la langue

19.09 – 05.10.2008 Version française (sur-titrée en japonais)¹

Distribution : Audrey Bonnet,

Alexandre Pavloff, sociétaire de la Comédie-Française

15.10 – 19.10.2008 Version japonaise (sur-titrée en français)²

Distribution : Yuri Ogino, Hideki Nagai

Pour la première fois en France

« En fait, j'ai écrit *Le début de l'A.* à Paris durant le mois d'août 2000. J'écris rarement à Paris. Mais là j'ai écrit à Paris. Dans la chaleur de Paris au mois d'août. Dans la solitude. Et dans le manque de la femme que j'aimais. Pour de vrai. Nous venions de réaliser un projet beau et éprouvant ensemble : l'épopée de Gilgamesh pour le Festival d'Avignon, en référence à la première guerre du Golfe en 1991. Elle faisait partie de la distribution américaine et le Festival fini elle rentrait à New York. Mon corps et mon esprit comme après chaque spectacle étaient comme dévastés.

J'étais dévasté et comme après chaque spectacle j'étais plus pauvre qu'avant. C'est dans cette pauvreté que j'ai écrit. Dans cette guerre. Et je n'ai rien caché. Tout y est vrai. Tout ce que je raconte est vrai. Sauf l'accident à la fin qui nous voit mourir. Mais tout est vrai. Je n'ai même pas pensé à donner des noms aux personnages : ils

s'appellent comme nous. Je n'ai rien caché. Je n'ai fait qu'écouter ce que me disait mon manque. J'ai retranscrit. J'ai observé en moi. J'ai dialogué muettement chaque jour avec l'être aimé. J'ai fermé les volets en plein jour et j'ai serré les dents. Ce que je raconte est ce moment unique du début du sentiment amoureux que l'on voudrait ne jamais voir finir. Quand enfin tout commence.

Et que tout continue à Tokyo à l'invitation de Oriza Hirata dans son théâtre et en Japonais au printemps 2007. Le même spectacle. Le même air. La même respiration. Le même calme. La même douceur. Les mêmes mouvements. Le même blanc. C'est cette version qui revient en France à Gennevilliers. On peut voir la version japonaise ou la version française. C'est le même corps. Avec le même cœur qui bat. »

Pascal Rambert

1. Version française :
Production :
théâtre2gennevilliers
Coréalisation :
Comédie-Française
et Studio-Théâtre

Créé le 27 janvier 2005
au Studio-Théâtre
de la Comédie-Française.
Édité aux Solitaires
Intempestifs.

2. Version japonaise :
Production : Théâtre
Komaba AGORA-Tokyo
Coproduction :
théâtre2gennevilliers

Créé le 7 juin 2007 à
Tokyo au théâtre Komaba
AGORA. Avec le soutien
de ANA.

Tokyo Notes

10.10 – 19.10.2008

Écrit et mis en scène par Oriza Hirata

Durée : 1:30 Version japonaise (sur-titrée en français)

Distribution : Makoto Adachi, Kenichi Akiyama, Mami Goto, Yoko Hirata, Tatsuya Kawamura, Hiroko Matsuda, Shu Matsui, Miyuki Moriuchi, Mizuho Nojima, Umi Nagano, Koji Ogawara, Yuri Ogino, Tadashi Otake, Hiroshi Otsuka, Hiroshi Ota, Haruka Saito, Mizuho Tamura, Minako Tsuji, Takako Yamamura, Kenji Yamauchi
Scénographie: Itaru Sugiyama / Régisseur général adjoint : Aiko Harima
Lumière: Tamotsu Iwaki

L'histoire se déroule dans un futur proche. À Tokyo. Dans un musée. Une grande guerre a éclaté en Europe. Devant les peintures expatriées de « là-bas », des familles japonaises, des amoureux, parlent à plusieurs reprises et de manière fragmentaire de leurs parents, de leur futur, d'amour ou de succession. Bien sûr, ils ont tous leur propre vie, leurs souffrances, mais pour le moment, ce qui les unit, c'est de savoir qui va s'occuper de leurs parents. Sur fond d'une guerre qui ne les concerne que de très loin, la vie d'une communauté est décrite de façon minutieuse. De cette description ressort avec évidence les différents problèmes et dangers de la société contemporaine.

Créé en 1994, *Tokyo Notes* est une des œuvres majeures d'Oriza Hirata. Librement inspirée du film *Voyage à Tokyo* de Yasujiro Ozu, la pièce remporte en 1995 le 39ème prix Kishida Kunio, la plus importante récompense qu'un jeune dramaturge puisse espérer au Japon. Depuis elle est jouée sur les scènes japonaises, dans les musées et partout dans le monde. Sélectionnée comme pièce contemporaine représentant le Japon dans

Tokyo Notes est publié aux
éditions Les Solitaires
Intempestifs (trad. Rose-
Marie Makino-Fayolle)

Production : Théâtre
Komaba AGORA - Tokyo

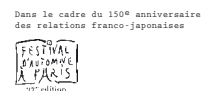
le cadre des « Lectures du Monde Entier » en 1998 à Saint-Denis, elle est montée en 2000 en collaboration avec Frédéric Fisbach. Elle a été traduite en neuf langues et a donné lieu à une version coréenne, *Seoul Notes*.

« Au début des années 1990, nous, les Japonais, nous regardions à la télévision la guerre du Golfe et la tragédie en Bosnie. Ce qui était pour moi le plus choquant, c'est que tout en regardant les informations nous parlions de repas, nous nous chamaillions, nous faisons des projets de week-end. Tout en regardant la guerre qui se passait au loin. De ce choc est née la nécessité d'écrire *Tokyo Notes*. »

« Et si le théâtre est un système qui met en évidence les mouvements de l'esprit humain, peut-être que cette oeuvre tente d'en faire ressortir les détails les plus subtils. Dans le chaos des conflits entre pays et des malentendus de la famille, l'une des unités les plus petites, je serais heureux que vous observiez une chose qui oscillerait tranquillement. »

Oriza Hirata

Coréalisation :
théâtre2gennevilliers
Festival d'Automne à
Paris



Five Days in March

17.II – 22.II.2008

Écrit et mis en scène par Toshiki Okada

Durée : 1:20
Version japonaise (sur-titrée en français)

Distribution (en cours) : Ruchino Yamazaki, Taichi Yamagata, Hiromasa Shimonishi, Kohei Matsueda, Tomomitsu Adachi, Riki Takeda

Le 19 mars 2003, l'armée américaine commence à bombarder l'Irak. *Five Days in March* raconte comment plusieurs jeunes couples ont vécu cinq jours de ce mois particulier. La quasi-insignifiance de leurs actions quotidiennes telles qu'elles sont « évoquées » plutôt que « jouées » soulève inévitablement la question de l'engagement. Ces jeunes semblent ne pas se sentir concernés par cette guerre, et paraissent ne s'intéresser qu'aux choses futiles, au sexe.

Toshiki Okada livre avec *Five Days in March* une pièce où les personnages racontent ce qu'ils font plus qu'ils ne le jouent, une pièce où rien n'arrive précisément et où tout l'enjeu est d'explorer l'expression au présent. Usant d'un langage hyperréaliste et de mouvements de scène quasi-chorégraphiés, Toshiki Okada restitue de manière presque gestuelle la façon d'être et de dire de la jeunesse japonaise. Tous les éléments qui permettent de juger comment un acteur joue son rôle ou de retrouver dans chaque réplique la voix d'un personnage sont pulvérisés au profit d'une superposition extrême entre la guerre qui se joue à un point du globe et les préoccupations insignifiantes de jeunes couples à un autre point.

Production :
Compagnie chelfitsch -
Toshiki Okada
Créé en 2004

Coréalisation :
théâtre2gennevilliers
Festival d'Automne
à Paris

Dans le cadre du 150^e anniversaire
des relations franco-japonaises



« Une des choses qui m'a conduit à écrire ces textes pleins de répliques désarticulées qui semblent ne jamais arriver là où elles veulent en venir provient clairement d'une expérience que j'ai faite lors d'un travail à temps partiel de transcription d'entretiens. (...) Faire les transcriptions était fastidieux, et en même temps particulièrement intéressant car, à mesure, que vous transcrivez mot à mot, vous ne pouvez plus comprendre ce que les gens essaient de dire. Et pourtant, d'une certaine manière, à la fin de la conversation, cela commence à faire du sens et vous pouvez voir ce qu'ils tentaient de dire, bien que les mots eux-mêmes ne disaient rien de clair ou de construit. Ça a été très important pour moi de comprendre cela. »

Toshiki Okada

Né en 1973, Toshiki Okada fonde en 1997 la compagnie « chelfitsch » dont le nom provient d'une prononciation enfantine déformée de l'anglais « selfish ». Utilisant un langage hyperréaliste, Okada crée des pièces aux mouvements lents et à l'aspect que l'on pourrait qualifier de « physiquement bruyant ». En 2005, *Five Days in March* a gagné le très prestigieux 49^e prix Kishida.

Mon Fantôme

02.I2 – 19.I2.2008

Écrit et mis en scène par Pascal Rambert

Spectacle pour enfants

À partir de 4 ans
Séances pour les classes les lundis, mardis, jeudis et vendredis
Séances tout public les mercredis

Texte, mise en scène et installation : Pascal Rambert
Musique : Alexandre Meyer / Lumières : Pierre Leblanc
Distribution en alternance (sous réserve) :
Gilles Groppo, Delphine Lorenzo, Marion Uguen

« *Mon Fantôme* est né d'une commande de France Culture. L'idée m'est venue en observant mon fils, lorsque je le mettais au lit, il préférait les histoires que j'inventais à celles que je lui lisais. Un jour, il m'a dit « le soir, j'ai l'impression d'avoir un petit fantôme à l'intérieur de moi et il me parle ». J'ai trouvé dans cette parole une référence à ce que je fais moi-même - ce que tous les adultes font - m'endormir en laissant aller mon imaginaire et ma création. C'est comme ça que *Mon Fantôme* est né.

Avec mon fils, quand je lui inventais des histoires pour qu'il s'endorme, nous nous servions souvent de la fenêtre de sa chambre, comme le cadre d'un tableau. Les histoires prenaient naissance dans ce cadre. L'endormissement est pour tous un état particulier, proche de celui de l'artiste, du poète, qui se laisse envahir par son imaginaire. S'endormir c'est peindre ses rêves avec de nouvelles histoires. Entre la réalité et le rêve, il y a un endroit de l'art, un endroit où l'on peut passer de

Production : théâtre2
gennevilliers

Créé le 17 janvier
2006 à Bonlieu / Scène
nationale d'Annecy

l'imaginaire à l'acte de création. Avec *Mon Fantôme*, je veux offrir aux enfants la possibilité de travailler sur leur imaginaire. Sous une tente. Sous des couvertures. En chaussettes et les yeux grands ouverts dans le noir. (...) En somme, en petit, pour les petits, ce que nous faisons, ici au théâtre, en grand, pour les grands. »

Pascal Rambert

Au cours de la saison 2007-2008, *Mon Fantôme* a tourné dans 35 classes de Gennevilliers, en partenariat avec l'Inspection académique des Hauts-de-Seine et l'Ecole municipale des Beaux-Arts Edouard Manet. En décembre 2008, les représentations de *Mon Fantôme* ont lieu au théâtre2gennevilliers, elles sont prolongées, pour les classes, par un atelier pédagogique avec les comédiens. Inscriptions avant le 15 octobre 2008.

Édité aux Solitaires
Intempestifs

Stifters Dinge

09.01 – 17.01.2009

Conception, musique et mise en scène de Heiner Goebbels

Durée : 1:10

Texte en français, anglais et allemand

Scénographie, lumière et vidéo : Klaus Grünberg

Collaboration à la musique, programmation : Hubert Machnik

Création espace sonore : Willi Bopp / Assistant : Matthias Mohr

Stifters Dinge (littéralement « Les choses de Stifter ») est une œuvre pour piano sans pianiste mais avec cinq pianos, une pièce de théâtre sans acteur, une performance sans performer - un non one-man-show, peu importe la dénomination. Avant tout, il s'agit d'une invitation faite aux spectateurs à entrer dans un monde fascinant. Une attention est portée aux choses qui, dans le théâtre, ne jouent qu'un rôle illustratif, décor ou accessoire, mais qui sont ici les personnages principaux : la lumière, les images, les bruits, les sons, les voix, du vent et du brouillard, de l'eau et de la glace. Comme dans les textes d'Adalbert Stifter, écrivain autrichien romantique de la première moitié du XIX^e siècle, les choses et les matières parlent d'elles-mêmes, souvent les personnages ne sont qu'ajoutés, sans être les sujets qui dominent leur histoire. Une modernité apparaît chez Stifter. Le spectacle de Heiner Goebbels s'attache à cette posture, sans chercher à mettre en scène ses récits ou les objets qu'il décrit.

Compositeur et metteur en scène né en 1952, Heiner Goebbels est un des artistes les plus talentueux de sa

génération dont l'œuvre rencontre un incontestable succès international. Depuis les années 1990, il met en scène ses propres pièces théâtrales et musicales (*Ou bien le débarquement désastreux*, *Noir sur Blanc*, *Eislermaterial*, *Max Black*, *La Reprise*, *Hashirigaki*, *Eraritjaritjaka - musée des phrases*, etc.).

T&M au théâtre2gennevilliers

« Depuis 2007, associés au projet de Pascal Rambert à Gennevilliers, nous poursuivons et renouvelons, au rythme d'un spectacle par saison, un compagnonnage de longue date où création musicale et théâtre se joignent, à ce point d'intersection où les écritures se mêlent pour en créer une autre, nouvelle. Après la *Médée* de Pascal Dusapin sur le texte d'Heiner Müller, que nous avons repris ici en 2008, c'est une expérience inédite du compositeur et metteur en scène allemand Heiner Goebbels que nous présenterons en janvier 2009. Une expérience du spectacle où la scénographie, extraordinaire machinerie visuelle et sonore, devient l'acteur central, l'orchestre tout autant que le réceptacle des mots et des choses. »

Antoine Gindt

Coréalisation : T&M, théâtre2gennevilliers
Production : Théâtre Vidy-Lausanne

Coproduction: spielzeit'europa I
Berliner Festspiele,
Grand Théâtre de la Ville de Luxembourg.

Schauspiel Frankfurt,
T&M, Pour-cent culturel Migros, Teatro Stabile di Torino

Coréalisation : Artangel London

Nos enfants nous font peur quand on les croise dans la rue

24.01 – 14.02.2009

Écrit par Ronan Chéneau Mis en scène par David Bobee

Chorégraphie : DeLaVallet Bidiefono

Lumière : Stéphane Babi Aubert / Son : Jean-Noël Françoise / Vidéo : José Gherrak
Comédiens, danseurs, acrobates : Yohann Allex, DeLaVallet Bidiefono, Ella Ganga, Alexandre Leclerc, Nicolas Lourdelle, Florent Mahoukou, Bobie Mfoumou, Séverine Ragainne, Tanguy Simonneaux, Clarisse Texier

Un texte sur l'Afrique ou plutôt un texte sur ce qu'il y a de visible et d'invisible d'Afrique, ici, en France. Ronan Chéneau a écrit ce texte en partant de son point de vue sensible et subjectif d'auteur français, habitant d'une ville moyenne, en province. La jeunesse, la France, la politique, la peur, l'identité nationale... sont les thèmes qui jalonnent son propos et qui sont au cœur de cette création.

Ce texte sert de base de travail au spectacle. Ronan Chéneau écrit, au fur et à mesure des répétitions, au plus près des acteurs de cette création.

Les spectacles de David Bobee s'inventent ainsi, ils ne se dévoilent qu'en présence de toutes les forces alors à l'œuvre : les acteurs, les techniciens, les créateurs, les danseurs, les acrobates. Le texte, les intentions de mise en scène, le projet scénographique indiquent des endroits de travail mais ne peuvent circonscrire ce qui sera gardé volontairement ouvert.

« Mon défi en tant qu'auteur est de courir après une actualité insaisissable. Ce serait ça. Peut-être quelques-uns l'ont compris. Cette position formulée comme ça, ça fait un peu rapide, facile, mais j'aime

l'instabilité à laquelle ça renvoie, quand aujourd'hui en France on attend toujours d'un auteur qu'il grave dans du marbre, qu'il fasse des « œuvres ». Merde, a-t-on jamais compris comment une œuvre se faisait ? On aurait épuisé bien des mystères... Je me sens au service de quelque chose, le reste... je m'en fous, demain je disparaîs. »

Ronan Chéneau

Né en 1978, David Bobee est metteur en scène et scénographe (*Je t'a(b)îme*, *Res Persona*, *Fées*, *Cannibales*, *Dedans Dehors David*, *Petit Frère*, *Warm*). Il est artiste associé à l'Hippodrome, Scène nationale de Douai, sa compagnie Rictus est aujourd'hui conventionnée par le Ministère de la Culture, DRAC de Basse-Normandie.

Né en 1974 à Brest, Ronan Chéneau est auteur, le plus souvent sur commande et notamment depuis cinq ans pour le metteur en scène David Bobee et le groupe Rictus (*Textes Jetés*, *Res Persona*, *Fées*, *Cannibales* (textes édités aux Solitaires Intempestifs), *Nos Enfants nous font peur quand on les croise dans la rue*, *Petit Frère* et prochainement *Warm*).

Production : Rictus
Coproduction : théâtre2gennevilliers, L'Hippodrome - Scène nationale de Douai

La Scène nationale de Petit Quevilly / Mont Saint-Aignan, La Rose des Vents - Scène nationale de

Villeneuve d'Ascq, Bonlieu - Scène nationale d'Annecy, Le Carré des Jalles / Saint Médard en Jalles

La Brèche - Centre des Arts du Cirque de Basse-Normandie

—

PORTRAIT / PORTRAIT

06.03 – 22.03.2009

Ouramdane / Rambert 2 x 2 solos

06.03 – 13.03.2009

Loin
Rachid Ouramdane

Création à Bonlieu - Scène nationale d'Annecy, mars 2008
Durée : environ 1:00
Conception et interprétation : Rachid Ouramdane
Musique : Alexandre Meyer
Vidéo : Aldo Lee
Lumières : Pierre Leblanc
Costumes, maquillage : La Bourette

De mes propres mains / solo
Pascal Rambert

Création à Bonlieu - Scène nationale d'Annecy, janvier 2007
Texte, conception et réalisation : Pascal Rambert
Distribution : Kate Moran
Environnement SUB bass : Alexandre Meyer
Environnement LED : Pierre Leblanc

« Loin-de-mes-propres-mains-les-morts-pudiques-un-garçon-debout. Ce pourrait être un souffle. La phrase d'un poème. Un vers. Un visage neuf. Inconnu. Fait de quatre visages. Une juxtaposition. Quatre corps posés l'un contre l'autre et qui *tiennent*. Dans l'équilibre vibrant de celui qui les regarde. 4 *gestes*. 4 *phrases*. 4 *portraits*. 4 *lignes tendues*. 2x2 perceptions dans le blanc total. 2x2 perceptions dans le noir absolu. Le sang. Le son. Debout. Allongé. À genoux. Sans parler. En écoutant. Au sol. Muet. Volubile. Nu. En homme-femme. En capuche. En jean. À l'envers. Ces gestes, ces mouvements Rachid et

17.03 – 22.03.2009

Les morts pudiques
Rachid Ouramdane

Création mai 2004,
Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-St-Denis
Conception et interprétation : Rachid Ouramdane
Son : Fanny de Chaillé
Vidéo : Sophie Laly
Lumières : Yves Godin

Un garçon debout
Rachid Ouramdane

Création à Bonlieu - Scène nationale d'Annecy, octobre 2006
Durée : environ 45 min
Conception : Rachid Ouramdane
Interprétation : Pascal Rambert
Musique : Alexandre Meyer
Vidéo : Aldo Lee
Lumières : Yves Godin

moi, les *posons* l'un contre l'autre. Car nous nous sommes rendu compte qu'ils se *tenaient*. En dialoguant. Et dans le temps. Dans la perception que nous avons du travail l'un de l'autre. Ainsi les boîtes blanches de nos spectacles se répondent. Les corps posés au centre se répondent. Les sujets se répondent. Les figures se répondent devenant PORTRAIT / PORTRAIT dans le regard de Rachid regardant mon travail. Dans mon regard regardant celui de Rachid. À la manière d'une *double vue*. »

Pascal Rambert

L'association Ouramdane/Rambert

Ainsi toute l'année Rachid vient aux ateliers d'écriture de Pascal du mardi soir et fait des phrases (de danse) au milieu de (phrases) de texte. Ainsi Rachid continue toute l'année ses propres stages de danse dans Gennevilliers. Ainsi en 2008/2009, Rachid et Pascal associent leurs phrases (de danse) et leurs phrases (de texte) sur la prochaine création de Pascal. Ou de Rachid. L'association continue.

Rachid Ouramdane a d'abord été interprète et collaborateur artistique de nombreux chorégraphes français et étrangers avant de développer ses projets au sein de l'association fin novembre, co-fondée avec Julie Nioche en 1996. En 2007, Rachid Ouramdane crée L'A. un lieu de réflexion artistique sur les identités contemporaines qui place la rencontre de l'autre au centre des préoccupations. Chacune de ses pièces interroge la construction des affects et des imaginaires des personnes qu'il rencontre. L'utilisation de l'image vidéo est, pour lui, un moyen d'atteindre la subjectivité de l'autre et son imaginaire.

Partenaires : Bonlieu-Scène nationale d'Annecy, pour la création et la coproduction des trois solos *Loin*, *De mes propres mains/solo* et *Un garçon debout* / Centre National de la Danse

Loin
Production : L'A.
Coproduction : Théâtre de la Ville à Paris / Biennale de la danse de Lyon / Le Fanal - Scène nationale de Saint-Nazaire

De mes propres mains
Production : théâtre2gennevilliers Édité aux Solitaires Intempestifs

Les morts pudiques
Production : L'A.
Coproductions : Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-St-Denis / Le Manège de Reims Scène nationale / Centre Chorégraphique National de Franche-Comté à Belfort / Centre Chorégraphique National de la région Provence Alpes Côte d'Azur, de la ville d'Aix-en-Provence et du Département des Bouches du Rhône - Accueil Studio 2003 et 2004 / Le Centre National de Danse Contemporaine - Angers (direction artistique Emmanuelle Huynh)

Depuis 2007, à l'invitation de Pascal Rambert, Rachid Ouramdane est artiste associé au théâtre2gennevilliers. Il y crée *Surface de réparation* avec douze jeunes sportifs de Gennevilliers, spectacle qui aborde le geste sportif pour révéler la dimension intime qui lie ces adolescents à leur pratique.

Pour la deuxième année consécutive, le Centre National de la Danse et le théâtre2gennevilliers s'unissent pour que tous les publics se rencontrent autour de la création.

—
RÉPÉTÉ
ET CRÉÉ
À
GENNEVILLIERS
—

Sable & soldats

18.03 — 11.04.2009

Écrit et mis en scène par Oriza Hirata

Distribution : Clémentine Baert, Audrey Bonnet, Jean-Marc Eder, Gilles Groppo, Emilie Lam, Pierre-Henri Puente, Guillaume Segouin, Mima Fukushi, Tatsuya Kawamura, Christelle Legroux

Initialement centré sur l'armée japonaise « forcés d'auto-défense » qui ne possède pas de pouvoir offensif, *Sable & soldats* décrit d'un ton calme la longue marche de soldats dans le sable. Conversations drôles et absurdes, rencontres avec un père et sa fille cherchant sa femme, un couple en voyage de noces, des terroristes, autant d'éléments qui font de *Sable et soldats* une œuvre singulière dans la production de Oriza Hirata.

« *Sable & soldats* est la pièce la plus abstraite et la plus riche de fantaisie que j'ai écrite. Il s'agit des soldats marchant sans cesse dans les sables et il s'agit des gens, des touristes et des familles qui apparaissent devant ou après eux. Cette pièce est une adaptation du roman *Le Blé et les soldats* de Shohei Hino où il décrit la guerre sans espoir ni raison contre la Chine et où il montre l'armée japonaise marchant dans les vastes champs de blé sur le continent chinois.

À l'occasion de cette création au théâtre2gennevilliers, j'ai totalement réécrit cette pièce que j'avais écrite en 2004. Ce projet est né de ma longue amitié avec Pascal Rambert. Notre point

Production :
theâtre2gennevilliers
Avec le soutien de ANA

commun, c'est que nous sommes auteurs et metteurs en scène. Nous continuons à développer notre relation et notre collaboration entre deux théâtres. »

Oriza Hirata

A 16 ans, Oriza Hirata fait le tour du monde en bicyclette. Il couvre plus de 20 000 km en un an et demi. A son retour, il publie un récit de voyage *Les Aventures d'Oriza*. Depuis, Oriza Hirata n'a cessé de produire des pièces qui connaîtront un succès international (*Gens de Séoul*, *Nouvelles du plateau S*, *Chant d'adieu*, etc.). Avec sa compagnie Seinendan, Oriza Hirata bouleverse le théâtre japonais dans les années 1990 en proposant « la théorie du style parlé dans le théâtre contemporain. » Aux grandes scènes d'amour et aux meurtres nombreux qui peuplent la plupart des productions théâtrales, il substitue le calme de la vie quotidienne et la complexité de ce « temps tranquille » qui est riche d'émerveillements et de drames. Pascal Rambert a passé commande à Oriza Hirata du spectacle *Sable & soldats*.

Qu'est-ce que tu vois ?

04.05 — 15.05.2009

Écrit par Marie-José Mondzain Mis en scène par Pascal Rambert

Spectacle pour enfants

En tournée dans les écoles des Hauts de Seine
Distribution : Grégory Guilbert, Antonin Ménard

« *Qu'est-ce que tu vois ?* a été écrit en compagnie des enfants. Je les ai rencontrés durant deux ans dans leurs classes en école primaire dans différentes villes de France et dans différents quartiers de Paris. Nous avons parlé ensemble de tout ce que nous voyons, dans la réalité comme dans les images. Ce qui est dit dans ce dialogue imaginaire a été réellement dit par les uns et par les autres lors de ces rencontres. Cette aventure a été possible grâce aux directeurs et directrices d'école qui m'ont accueillie et surtout grâce aux instituteurs et institutrices qui participaient à notre aventure. Je salue avec reconnaissance et tendresse tous ces enfants qui m'ont aidée à comprendre les joies, les chagrins et les peurs que nous font éprouver les images du monde où nous vivons. Aussi *Qu'est-ce que tu vois ?* s'adresse-t-il à tous les enfants et à toutes les grandes personnes qui regardent ce monde ensemble. »

Marie-José Mondzain

Philosophe, directrice de recherche au CNRS, Marie-José Mondzain a publié, entre autres, *Image, icône, économie* (Seuil, 1996), *L'Image peut-elle tuer ?* (Bayard, 2002), *Le Commerce des regards* (Seuil, 2003), *Homo Spectator* (Bayard, 2007). Elle a coordonné le n°178 de la revue *Théâtre/Public* : « De l'excès ».

Édité chez Gallimard jeunesse (2008) avec des illustrations de Sandrine Martin

—
RÉPÉTÉ
ET CRÉÉ
À
GENNEVILLIERS
—

Pascal Rambert



Bérénice

14.05 – 14.06.2009

Écrit par Jean Racine
Mis en scène par Faustin Linyekula

Durée : 1h15 / Avec les acteurs de la Comédie-Française

« Le français, aujourd'hui ma première langue, n'en reste pas moins une langue de l'étranger. Et celle de Racine l'est sans nul doute encore plus. Comment alors écrire, maintenant, dans l'espace, une partition des corps animés par l'étrangeté de cette langue ? Et si je ne m'attachais qu'à la musique de *Bérénice*... Ainsi, l'un de mes exercices aujourd'hui est de dire ce texte et d'essayer d'en faire une partition musicale de 75 minutes. Et puis ramener cette rencontre sur mon terrain. Je suis Congolais et je viens en France où les Congolais ne font pour la plupart pas partie de cette immigration choisie et acceptée. Plonger ce texte, comme un espace clos, avec ses propres règles, ses propres logiques, et voir s'il reste de la place pour cette réalité ? Comment cette réalité peut-elle infiltrer, contaminer *Bérénice* ? Je souhaite faire une double mise en scène en parallèle, l'une avec les comédiens du Français, l'autre avec des acteurs de Kisangani, la ville où je vis au Nord-Est du Congo. Des artistes pour qui cette langue est résolument étrangère. Et voir comment la même mise en scène se transforme à travers des histoires et des corps différents. »

Faustin Linyekula

« La Comédie-Française renforce cette année les liens qu'elle a tissés avec le théâtre2gennevilliers. Premier théâtre national de France par son histoire, par sa troupe et sa mission, la maison de Molière

doit rester mobile, et se rapprocher de tous les publics. Aujourd'hui plus que jamais, les professionnels des arts de la scène doivent unir leurs forces, afin d'offrir le meilleur en cherchant sans cesse à inventer une économie de production commune. Le métissage que propose le rapprochement de la Comédie-Française et du théâtre2gennevilliers nous sera bénéfique à tous, surtout s'il est au cœur de la création sous toutes ses formes. Notre projet initial consiste à travailler sur le répertoire classique, en nous efforçant de lui donner un visage contemporain. Il s'agit de remettre en scène des textes anciens, mais éternellement vivants puisque l'acteur leur offre son corps vrai, et que le metteur en scène met en lumière l'écho qu'il peut trouver dans notre temps, dans notre monde. L'énergie des artistes de Genèvevilliers, le savoir faire des artisans de nos ateliers, le prix de la rencontre... Il nous faut chercher le point d'équilibre entre les différents univers. »

Muriel Mayette

Danseur et chorégraphe, Faustin Linyekula vit et travaille à Kisangani (République Démocratique du Congo, ex-Zaïre, ex-Congo Belge, ex-État Indépendant du Congo...). En juin 2001, il met sur pied à Kinshasa une structure pour la danse et le théâtre visuel, lieu d'échanges, de recherche et de création : les Studios Kabako (*Spectacularly Empty* (2001), *Triptyque sans titre* (2002), *Spectacularly Empty II* (2003), *Radio Okapi* (2003-2006), *Le Festival des mensonges* (2005-2006), *The Dialogue Series III : Dinozord* (2006) présenté en juillet 2007 au Festival d'Avignon).

Coproduction : Comédie-Française et Studio-Théâtre théâtre2gennevilliers.

Créé au Studio-Théâtre du 26 mars au 7 mai 2009 de la Comédie-Française

TJCC, Les Très Jeunes Créateurs Contemporains

.....

25, 26 et 27.06.2009

Proposé par Laurent Goumarre

Je cite de mémoire. Ou presque : « le Cadet créant l'aîné. Quand c'est l'Aîné qui forme le Cadet, tout va très bien du point de vue social et culturel. Mais si l'Aîné est soumis au Cadet, quelles ténèbres ! Que de perversité et de honte ! Que de pièges ! Et pourtant, la Jeunesse, biologiquement supérieure, physiquement plus belle, n'a pas de peine à charmer et à conquérir l'adulte, déjà empoisonné par la mort. Un des buts spirituels et esthétiques est de trouver un accès plus ouvert, plus dramatique vers la Jeunesse. Je ne crois pas à une philosophie non érotique. » Witold Gombrowicz, ou presque. Ténèbres, perversité, honte et pièges : au programme des TJCC saison 2.

Laurent Goumarre

Journaliste, critique d'art et critique littéraire, Laurent Goumarre est producteur de MINUIT/DIX sur France Culture, collaborateur aux magazines Artpress, Danser, OffShore...

En trois jours au théâtre2gennevilliers, les TJCC présentent pièces/propositions de spectacles/performance de jeunes artistes repérés au cours de l'année en France comme sur la scène internationale. Un mode de présentation réactif qui permet d'accueillir la création du moment. Le choix des pièces peut s'organiser autour d'un point de vue, axe d'exposition, qui fait le lien entre une thématique, un débat esthétique ou critique et son positionnement social... ceci dans un souci d'adresse frontale au public. Les projets danse/performance/vidéo/théâtre/musique peuvent être présentés sur dossier jusqu'au 30 janvier 2009.

Carte blanche cinéma / Olivier Assayas

« Ça y est nous avons mis un pied au théâtre2gennevilliers ! Nous, l'équipe de cinéma, les intrus, les étrangers. Jean-Paul Civeyrac a tourné son film. Shinji Aoyama arrive le 28 avril 2008. Nous avons envahi les couloirs, les coulisses, transformé un bureau en squat, un autre devient, avec Shinji, un bureau d'université. Une jolie pagaille dans un lieu déjà en mouvement. Nous croisons un metteur en scène, un chorégraphe, un chanteur lyrique, un mouton, un chien... Sommes-nous bien dans un théâtre ? Sommes-nous bien à notre place ? Je crois que ça marche ! Les cloisons ont sauté et un langage s'invente, sans certitudes et avec une immense curiosité. Ces croisements nourrissent les films et les déplacent. La jeune violoncelliste de *Toute la vie* se retrouve chez Jean-Paul Civeyrac, dans un café de la ville

Les rencontres philosophiques

Cinq fois par an, Marie-José Mondzain invite des philosophes à débattre au théâtre2gennevilliers. D'horizons divers, chacun apporte son savoir, sa curiosité et son enthousiasme pour partager en public une pensée en train de se faire. Après avoir accueilli en 2007/2008 Jean-Christophe Bailly, Antonia Birnbaum, Georges Didi-Huberman et Patrice Loraux, Marie-José Mondzain invite en 2008-2009 : Emmanuel Alloa, Marco Baschera, Leslie Kaplan et Bertrand Ogilvie.

En écho à la création de *Qu'est-ce que tu vois ?*, Marie-José Mondzain consacrera une des rencontres philosophiques aux enfants. Pour faire de la philosophie dès le plus jeune âge et gagner en fraîcheur de pensée, cette rencontre philosophique inédite met la pensée au contact des interrogations

cette fois, rue Louis Castel. Jean-Paul participe aux ateliers d'écriture de Pascal Rambert et imagine un personnage. Les écrivains du vendredi soir deviennent acteurs dans son film... Nous avons rôdé dans le théâtre, dans la ville, et à leur tour, le théâtre, la ville se sont infiltrés dans les films. Les étrangers de la saison 08/09 arriveront bientôt maintenant. Olivier Assayas et un réalisateur américain. Nous ne savons pas ce qu'ils feront mais il y aura des courants d'air. »

Justin Taurand, producteur

Chaque année, le théâtre2gennevilliers ouvre ses portes à deux réalisateurs qui, à leur manière, avec leur regard, réinventent le théâtre, la ville, le cinéma. En immersion à Gennevilliers, ils tournent, filment, réalisent ce qui n'est ni un documentaire, ni une fiction, ou bien l'un ou l'autre, ou les deux. Ils ont carte blanche.

les plus franches, les plus directes et souvent les plus pertinentes. Les enfants pensent. Avec Marie-José Mondzain, ils pensent ensemble.

Emmanuel Alloa est chercheur associé à Bâle (CH), il enseigne l'esthétique à Paris VIII et dirige un séminaire extérieur au Collège International de Philosophie. Il a publié, entre autres, *La résistance du sensible. Merleau-Ponty critique de la transparence* (Kimé, 2008).

Bertrand Ogilvie enseigne la philosophie politique et la psychanalyse à l'université Paris X-Nanterre. Il a publié, entre autres, *Lacan. La formation du concept de sujet* (PUF, 2005).

Marco Baschera est professeur à l'Université de Zürich et spécialiste de la théorie du théâtre.

Leslie Kaplan est écrivain. Elle a publié, entre autres, *Toute ma vie j'ai été une femme* (POL, 2008), *Fever* (POL, 2005) et *Le Psychanalyste* (POL, 1999).

Partenaire : France Culture

Les « vendredi soir » (tous les mardis soir)

Tous les mardis soirs à 19:00 c'est les « Vendredi soir ». Après une saison 2007/2008 qui a privilégié la fin de semaine pour pratiquer l'écriture avec Pascal Rambert, c'est dorénavant le mardi soir que chacun est invité à écrire au théâtre2gennevilliers. Ensemble, sur un mode qui se réinvente chaque semaine, l'écriture devient le lien qui, d'un individu à l'autre, crée une chaîne de création, de découverte et d'expérimentation. Pascal Rambert est là chaque semaine pour que chacun découvre à travers les mots sa propre parole et la parole de l'autre.

Répété et créé à Gennevilliers

Chaque année, plusieurs spectacles sont « répétés et créés à Gennevilliers. » Et parce que le théâtre2gennevilliers est un théâtre ouvert, les répétitions de ces spectacles sont ouvertes à tous. Le public est invité à découvrir gratuitement, selon le calendrier, la création en train de se faire. Selon les styles et les humeurs, chaque répétition ouverte révèle un peu plus de ce travail qui se fait sur scène, à plusieurs, dans le temps et sur le vif. 400 personnes ont été accueillies en 2007/2008 aux répétitions ouvertes.

En 2008/2009, quatre spectacles sont « répétés et créés à Gennevilliers » : *Nos enfants nous font peur quand on les croise dans la rue* de David Bobee et Ronan Chéneau, *Sable & soldats* de Oriza Hirata, *Qu'est-ce que tu vois ?* de Marie-José Mondzain et *Bérénice* de Jean Racine, mis en scène de Faustin Linyekula.

Cette année, Rachid Ouramdane et Ronan Chéneau seront les invités de certains mardis soirs. « La première heure on écrit. C'est une des plus belles choses que l'on voit dans sa vie : dix, vingt, trente, cinquante, cent personnes qui écrivent ensemble en silence. La deuxième heure on lit ce qu'on a écrit. Enfin la troisième heure chacun devient l'acteur du texte de l'un. Ou le metteur en scène du texte de l'autre. »

Pascal Rambert

Les médiateurs

Avant et après chaque spectacle, les médiateurs dialoguent avec le public et donnent les clés de compréhension pour aborder la création contemporaine. Nourris de leur propre expérience des spectacles, ils livrent, à leur manière, un point de vue, une perspective. Avec les médiateurs, chaque spectateur peut confronter sa vision, éclaircir ses doutes, exprimer son désaccord ou manifester son enthousiasme. La création se vit avec eux en-dehors de la scène, avant d'y rentrer et une fois que l'on en sort, selon les souhaits et les interrogations de chacun, pour vivre le spectacle sur le mode du partage et prolonger le plaisir.

SEPTEMBRE

V 19 20:30 Le début de l'A (vf)
 S 20 20:30 Le début de l'A (vf)
 D 21 15:00 Le début de l'A (vf)
 Ma 23 19:30 Le début de l'A (vf)
 Me 24 20:30 Le début de l'A (vf)
 J 25 19:30 Le début de l'A (vf)
 V 26 20:30 Le début de l'A (vf)
 S 27 20:30 Le début de l'A (vf)
 D 28 15:00 Le début de l'A (vf)
 Ma 30 19:30 Le début de l'A (vf)

OCTOBRE (*)

Me 1 20:30 Le début de l'A (vf)
 J 2 19:30 Le début de l'A (vf)
 V 3 20:30 Le début de l'A (vf)
 S 4 20:30 Le début de l'A (vf)
 D 5 15:00 Le début de l'A (vf)
 V 10 20:30 Tokyo Notes
 S 11 20:30 Tokyo Notes
 D 12 16:00 Tokyo Notes
 Ma 14 20:30 Tokyo Notes
 Me 15 19:30 Le début de l'A (vj)
 20:30 Tokyo Notes
 J 16 19:30 Le début de l'A (vj)
 20:30 Tokyo Notes
 V 17 19:30 Le début de l'A (vj)
 20:30 Tokyo Notes
 S 18 19:30 Le début de l'A (vj)
 20:30 Tokyo Notes
 D 19 15:00 Le début de l'A (vj)
 16:00 Tokyo Notes

NOVEMBRE (*)

L 17 20:30 Five Days in March
 Ma 18 20:30 Five Days in March
 Me 19 20:30 Five Days in March
 J 20 20:30 Five Days in March
 V 21 20:30 Five Days in March
 S 22 17:00 Rencontre philosophique
 20:30 Five Days in March
 Ma 25 14:00 (R.O) Nos enfants nous font peur...
 Me 26 14:00 (R.O) Nos enfants nous font peur...
 J 27 14:00 (R.O) Nos enfants nous font peur...
 V 28 14:00 (R.O) Nos enfants nous font peur...

DÉCEMBRE (*)

Ma 2 09:30 Mon Fantôme (scolaires)
 14:00 Mon Fantôme (scolaires)
 14:00 (R.O) Nos enfants nous font peur...
 Me 3 09:30 Mon Fantôme (tout public)
 14:00 Mon Fantôme (tout public)
 14:00 (R.O) Nos enfants nous font peur...
 J 4 09:30 Mon Fantôme (scolaires)
 14:00 Mon Fantôme (scolaires)
 14:00 (R.O) Nos enfants nous font peur...
 V 5 09:30 Mon Fantôme (scolaires)
 14:00 Mon Fantôme (scolaires)
 14:00 (R.O) Nos enfants nous font peur...
 Ma 9 09:30 Mon Fantôme (scolaires)
 14:00 Mon Fantôme (scolaires)
 14:00 (R.O) Nos enfants nous font peur...
 Me 10 09:30 Mon Fantôme (tout public)
 14:00 Mon Fantôme (tout public)
 14:00 (R.O) Nos enfants nous font peur...
 J 11 09:30 Mon Fantôme (scolaires)
 14:00 Mon Fantôme (scolaires)
 14:00 (R.O) Nos enfants nous font peur...
 V 12 09:30 Mon Fantôme (scolaires)
 14:00 Mon Fantôme (scolaires)

V 12 14:00 (R.O) Nos enfants nous font peur...
 Ma 16 09:30 Mon Fantôme (scolaires)
 14:00 Mon Fantôme (scolaires)
 14:00 (R.O) Nos enfants nous font peur...
 Me 17 09:30 Mon Fantôme (tout public)
 14:00 Mon Fantôme (tout public)
 14:00 (R.O) Nos enfants nous font peur...
 J 18 09:30 Mon Fantôme (scolaires)
 14:00 Mon Fantôme (scolaires)
 14:00 (R.O) Nos enfants nous font peur...
 V 19 09:30 Mon Fantôme (scolaires)
 14:00 Mon Fantôme (scolaires)

JANVIER (*)

V 9 20:30 Stiffters Dinge
 S 10 16:00 Stiffters Dinge
 20:30 Stiffters Dinge
 D 11 15:00 Stiffters Dinge
 18:00 Stiffters Dinge
 Ma 13 19:30 Stiffters Dinge
 Me 14 20:30 Stiffters Dinge
 J 15 19:30 Stiffters Dinge
 V 16 19:00 Stiffters Dinge
 21:30 Stiffters Dinge
 S 17 16:00 Stiffters Dinge
 20:30 Stiffters Dinge
 S 24 20:30 Nos enfants nous font peur...
 D 25 15:00 Nos enfants nous font peur...
 Ma 27 19:30 Nos enfants nous font peur...
 Me 28 20:30 Nos enfants nous font peur...
 V 30 20:30 Nos enfants nous font peur...
 S 31 20:30 Nos enfants nous font peur...

FÉVRIER (*)

D 1 15:00 Nos enfants nous font peur...
 Ma 3 14:00 (R.O) Sable et soldats
 19:30 Nos enfants nous font peur...
 Me 4 14:00 (R.O) Sable et soldats
 20:30 Nos enfants nous font peur...
 J 5 14:00 (R.O) Sable et soldats
 V 6 14:00 (R.O) Sable et soldats
 20:30 Nos enfants nous font peur...
 S 7 17:00 Rencontre philosophique
 20:30 Nos enfants nous font peur...
 D 8 15:00 Nos enfants nous font peur...
 Ma 10 14:00 (R.O) Sable et soldats
 19:30 Nos enfants nous font peur...
 Me 11 14:00 (R.O) Sable et soldats
 20:30 Nos enfants nous font peur...
 Je 12 14:00 (R.O) Sable et soldats
 V 13 14:00 (R.O) Sable et soldats
 20:30 Nos enfants nous font peur...
 S 14 20:30 Nos enfants nous font peur...
 Ma 17 14:00 (R.O) Sable et soldats
 Me 18 14:00 (R.O) Sable et soldats
 J 19 14:00 (R.O) Sable et soldats
 V 20 14:00 (R.O) Sable et soldats
 Ma 24 14:00 (R.O) Sable et soldats
 Me 25 14:00 (R.O) Sable et soldats
 J 26 14:00 (R.O) Sable et soldats
 V 27 14:00 (R.O) Sable et soldats

MARS (*)

V 6 19:30 (1) De mes propres mains / Solo
 20:30 (1) Loin
 21:30 (1) De mes propres mains / Solo
 S 7 19:30 (1) De mes propres mains / Solo
 20:30 (1) Loin
 21:30 (1) De mes propres mains / Solo
 D 8 15:00 (1) De mes propres mains / Solo
 16:00 (1) Loin

D 8 17:00 (1) De mes propres mains / Solo
 Ma 10 19:30 (1) De mes propres mains / Solo
 20:30 (1) Loin
 21:30 (1) De mes propres mains / Solo
 Me 11 19:30 (1) De mes propres mains / Solo
 20:30 (1) Loin
 21:30 (1) De mes propres mains / Solo
 J 12 19:30 (1) De mes propres mains / Solo
 20:30 (1) Loin
 21:30 (1) De mes propres mains / Solo
 V 13 19:30 (1) De mes propres mains / Solo
 20:30 (1) Loin
 21:30 (1) De mes propres mains / Solo
 Ma 17 19:30 (2) Un garçon debout
 20:30 (2) Les morts pudiques
 21:30 (2) Un garçon debout
 Me 18 19:30 (2) Un garçon debout
 20:30 (2) Les morts pudiques
 20:30 Sable et soldats
 21:30 (2) Un garçon debout
 J 19 19:30 Sable et soldats
 19:30 (2) Un garçon debout
 20:30 (2) Les morts pudiques
 21:30 (2) Un garçon debout
 V 20 19:30 (2) Un garçon debout
 20:30 (2) Les morts pudiques
 20:30 Sable et soldats
 21:30 (2) Un garçon debout
 S 21 17:00 Rencontre philosophique
 19:30 (2) Un garçon debout
 20:30 (2) Les morts pudiques
 20:30 Sable et soldats
 21:30 (2) Un garçon debout
 D 22 15:00 Sable et soldats
 15:00 (2) Un garçon debout
 16:00 (2) Les morts pudiques
 17:00 (2) Un garçon debout
 Ma 24 19:30 Sable et soldats
 Me 25 20:30 Sable et soldats
 J 26 19:30 Sable et soldats
 V 27 20:30 Sable et soldats
 S 28 20:30 Sable et soldats
 D 29 15:00 Sable et soldats
 Ma 31 19:30 Sable et soldats

AVRIL (*)

Me 1 20:30 Sable et soldats
 J 2 19:30 Sable et soldats
 V 3 20:30 Sable et soldats
 S 4 20:30 Sable et soldats
 D 5 15:00 Sable et soldats
 Ma 7 19:30 Sable et soldats
 Me 8 20:30 Sable et soldats
 J 9 19:30 Sable et soldats
 V 10 20:30 Sable et soldats
 S 11 20:30 Sable et soldats

MAI (*)

J 14 19:30 Bérénice
 V 15 20:30 Bérénice
 S 16 17:00 Rencontre philosophique
 20:30 Bérénice
 D 17 15:00 Bérénice
 Ma 19 19:30 Bérénice
 Me 20 20:30 Bérénice
 J 21 19:30 Bérénice
 V 22 20:30 Bérénice
 S 23 20:30 Bérénice
 D 24 15:00 Bérénice
 Ma 26 19:30 Bérénice
 Me 27 20:30 Bérénice
 J 28 19:30 Bérénice
 V 29 20:30 Bérénice

S 30 20:30 Bérénice
 D 31 15:00 Bérénice

JUIN (*)

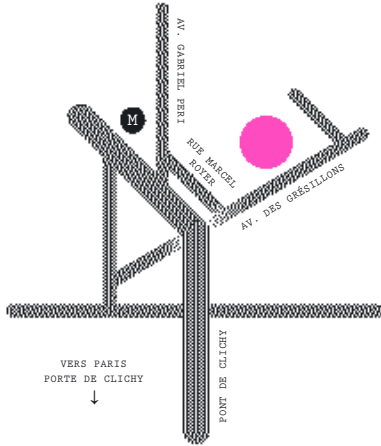
Ma 2 19:30 Bérénice
 Me 3 20:30 Bérénice
 J 4 19:30 Bérénice
 V 5 20:30 Bérénice
 S 6 17:00 Rencontre philosophique
 20:30 Bérénice
 D 7 15:00 Bérénice
 Ma 9 19:30 Bérénice
 Me 10 20:30 Bérénice
 J 11 19:30 Bérénice
 V 12 20:30 Bérénice
 S 13 20:30 Bérénice
 D 14 15:00 Bérénice
 J 25 TJCC
 V 26 TJCC
 S 27 TJCC

(*) Les ateliers d'écriture /
 les « Mardi soir » à 19:00
 (1) PORTRAIT / PORTRAIT 2 x 2 solos 1
 (2) PORTRAIT / PORTRAIT 2 x 2 solos 2
 (R.O) Répétition Ouverte au public

INFOS / TARIFS

THÉÂTRE2GENNEVILLIERS
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE
CRÉATION CONTEMPORAINE
41 avenue des Grésillons
92230 Gennevilliers
www.theatre2gennevilliers.com

ACCÈS



ACCÈS MÉTRO
Ligne n° 13 / Direction Asnières-Gennevilliers
Station Gabriel Péri
Sortie n° 1 puis suivre les flèches de Daniel Buren

ACCÈS BUS
Ligne n° 54 / Direction Gabriel Péri
Arrêt Place Voltaire

ACCÈS VOITURE
- Depuis Paris - Porte de Clichy.
Direction Clichy-centre. Immédiatement à gauche
après le Pont de Clichy, prendre la direction
Asnières-centre. Prendre la première à droite,
direction Place Voltaire puis encore
la première à droite, avenue des Grésillons.
- Depuis l'A 86, sortie n° 5 direction Asnières /
Gennevilliers-centre / Gennevilliers le Luth.
Parking payant gardé à proximité.

Le RESTAURANT T2G-FOOD'ART vous accueille dans
les nouveaux espaces du théâtre. Carte évolutive,
produits bio de saison, variations autour de
la cuisine du monde, assiettes et salades ré-
créatives. Formules entre 10 et 15 €.
Ouvert du mardi au samedi entre 11:00-15:00 puis
18:00-23:00 et les dimanches de représentation.

La LIBRAIRIE et « le SALON » (wifi gratuit,
des documents sur les spectacles, des livres,
des ordinateurs en consultation libre..).

Les RÉPÉTITIONS OUVERTES, en journée, selon
le calendrier, des spectacles « Répétés et créés
à Gennevilliers ».

Les « MARDI SOIR » de 19:00 à 22:00 : ateliers
d'écriture avec Pascal Rambert, ouverts à tous.

« L'HEURE D'AVANT » : selon le calendrier des
spectacles « Répétés et créés à Gennevilliers »
une heure de rencontres avec des acteurs, des
artistes, des compositeurs, etc. avant le spectacle.

Pour en savoir plus
www.theatre2gennevilliers.com

TARIFS

- PLEIN TARIF 22 €
- TARIF RÉDUIT 15 €

Pour les partenaires culturels, seniors,
professionnels de la culture, enseignants,
collectivités, handicapés

- TARIF RÉDUIT 11 €

Demandeurs d'emploi, jeunes (-26 ans),
étudiants, intermittents, résidents
(Asnières-Gennevilliers, Tokyo,
Brazzaville et Kisangani)

- TARIF JEUNE PUBLIC 5 € (-12 ans)

- GROUPE SCOLAIRES 9 €

RÉSERVATIONS

Sur place ou par téléphone
au 01 41 32 26 26
Du mardi au samedi de 13:00 à 19:00
Télépaiement par carte bancaire

Revendeurs habituels : Fnac / Carrefour -
08 92 68 36 22 (0.34€/min) - fnac.com,
Théâtreonline.com - 0 820 811 811 (0.12€/min) et
Cultura, Tick'Art, Starter plus, le Kiosque Théâtre,
BilletReduc, Ticketac, Ticketnet, Crous,
Culture du Cœur, Kiosque jeune et billetteries
des Universités Paris I, III, VII, VIII, X

Salles accessibles aux personnes à mobilité réduite.
Dispositif d'écrans (certains soirs) pour
les spectateurs sourds et malentendants.
Renseignements : 01 41 32 26 26

ABONNEMENTS

LE PASS
Découvrez la saison dans son intégralité
- Le pass T2G à 85 € pour une personne
- Le pass T2G duo à 100 € pour vous et la
personne de votre choix

LA CARTE CONTACT
Découvrez les spectacles au gré de vos envies
- La carte Contact 15 € puis 7 € par spectacle
- La carte Contact résident 11 € puis
7 € par spectacle
- La carte Contact groupe scolaire 10€ puis
5€ par spectacle

Valables pour tous les spectacles
de la saison 2008 / 2009 :
Le début de l'A. (vf) / Le début de l'A. (vj)
Tokyo Notes / Five Days in March / Mon Fantôme /
Stifters Dingé / wNos enfants nous font peur... /
Loin - De mes propres mains / solo /
Les morts pudiques - Un garçon debout /
Sable & soldats / Bérénice

Avec des avantages immédiats : facilité
de paiement en trois fois sans frais, pour les
pass T2G et T2G duo.
Priorité de réservation et possibilité de choisir
dès maintenant vos spectacles et vos dates.
Avantages tarifaires auprès d'institutions
culturelles partenaires.
Informations régulières sur les événements
organisés autour de la programmation.

(n'oubliez pas de nous transmettre
votre adresse e-mail)

ABONNEMENTS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Pass T2G à 85 € /
Pass T2G duo à 100 €

Carte Contact à 15 €
(7 € chaque spectacle)
Carte Contact résident à 11 €
(7 € chaque spectacle)
Carte Contact groupe scolaire à 10 €
(5 € chaque spectacle)

..... Pass T2G x 85 € €

..... Pass T2G duo x 100 € €

..... Carte(s) Contact x 15 € et

..... Places x 7 € €

..... Carte(s) Contact x 11 € et

..... Places x 7 € €

..... Carte(s) Contact x 10 € et

..... Places x 5 € €

TOTAL €

Joindre les coordonnées de chacune des personnes
concernées si les adresses sont différentes.
Pour le pass T2G duo, une seule adresse suffit.

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Tél. professionnel

Tél. personnel

Email

Collectivité

Nom du responsable

Vous pouvez choisir dès maintenant
vos spectacles, vos dates
ou réserver au fur et à mesure

Le début de l'A. (vf)
..... Places, date / /

Le début de l'A. (vj)
..... Places, date / /

Tokyo Notes
..... Places, date / /

Five Days in March
..... Places, date / /

Mon Fantôme
..... Places, date / /

Stifters Dingé
..... Places, date / /

Nos enfants nous font peur
quand on les croise dans la rue
..... Places, date / /

Loin - De mes propres mains / solo
..... Places, date / /

Les morts pudiques - Un garçon debout
..... Places, date / /

Sable & soldats
..... Places, date / /

Bérénice
..... Places, date / /

Mode de paiement choisi :

Par chèque bancaire ou postal à l'ordre du
théâtre2gennevilliers

Par carte bancaire au 01 41 32 26 26 ou

N°

Date d'expiration / /

3 derniers chiffres au verso de votre carte

Signature (obligatoire)

Bulletin à retourner
accompagné de votre règlement à

théâtre2gennevilliers
41 avenue des Grésillons
92230 Gennevilliers

Pour tous renseignements
Tél. 01 41 32 26 26
billeterie@tgcdn.com
www.theatre2gennevilliers.com

THÉÂTRE2GENNEVILLIERS

THÉÂTRE2GENNEVILLIERS CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE CRÉATION CONTEMPORAINE

Fondateur Bernard Sobel
Direction Pascal Rambert

41 avenue des Grésillons
92230 Gennevilliers
Standard + 33 (0)1 41 32 26 10
Réservations + 33 (0)1 41 32 26 26
Fax + 33 (0)1 40 86 17 44
www.theatre2gennevilliers.com

Le théâtre2gennevilliers est subventionné par le ministère de la Culture et de la Communication, la Ville de Gennevilliers et le Conseil Général des Hauts-de-Seine.

L'ÉQUIPE

DIRECTION

Pascal Rambert / Directeur
+33 (0)1 41 32 26 10
direction@tgcdn.com
Nicole Martin / Directrice adjointe
+33 (0)1 41 32 26 10
nmartin@tgcdn.com
Anaïs Herpin / Secrétaire de direction
+33 (0)1 41 32 26 14
aherpin@tgcdn.com

ADMINISTRATION

Philippe Grimm / Administrateur
+33 (0)1 41 32 26 10
administration@tgcdn.com
Emilie Houdent / Attachée de production
+33 (0)1 41 32 26 13
ehoudent@tgcdn.com

COMMUNICATION

Sylvie Goujon /
Responsable des relations avec le public
+33 (0)1 41 32 26 28
sylviegoujon@tgcdn.com
Sophie Bernet /
Attachée aux relations avec le public
+33 (0)1 41 32 26 27
sophiebernet@tgcdn.com
Philippe Boulet / Attaché de presse
+33 (0)1 41 32 26 23
boulet@tgcdn.com

ACCUEIL / BILLETTERIE

Hélène Treillon /
Responsable de l'accueil-billetterie
+33 (0)1 41 32 26 26
htreillon@tgcdn.com
Sylvain Martin / Accueil-billetterie
+33 (0)1 41 32 26 26
billetterie@tgcdn.com
Marlène Célestin / Standard
+33 (0)1 41 32 26 10
mcelestin@tgcdn.com

TECHNIQUE

Patrick Yvernât / Directeur technique
+33 (0)1 41 32 26 16
p.yvernât@tgcdn.com
Christian Aufavre / Régisseur général
+33 (0)1 41 32 26 11
technique@tgcdn.com
Jean-François Besnard / Régisseur lumière
+33 (0)1 41 32 26 12
jfbesnard@tgcdn.com
Alain Jungmann / Régisseur général
+33 (0)1 41 32 26 11
ajungmann@tgcdn.com
Jean-Michel Nédellec / Régisseur son
+33 (0)1 41 32 26 12
jmnedellec@tgcdn.com
François Alkama / Machiniste
+33 (0)1 41 32 26 10
technique@tgcdn.com
Isabelle Gangloff / Secrétaire technique
+33 (0)1 41 32 26 16
igangloff@tgcdn.com

ENTRETIEN

Valérie Lebey
Josiane Pemba
Huguette Tamarin

AVEC LA COLLABORATION DE

Smile & Co,
agence de communication
et développement de projets culturels
+33 (0)1 45 26 18 12
office@smileandco.fr

Emmanuelle de Montgazon /
Relations internationales
+33 (0)6 76 85 08 87
edemontgazon@tgcdn.com

Frédéric Teschner Studio /
Conception graphique

Stipa / Imprimeur























Photographies :
Valérie Jouve

GENS
DE
GENNEVILLIERS – I
UN TEXTE
DE JEAN-PIERRE
THIBAUDAT



La prose du métropolitain

Il y a plusieurs bus qui y mènent mais il n'y a qu'une ligne de métro qui dessert le désormais théâtre2gennevilliers. C'est la ligne 13, elle porte bonheur, du moins on l'espère. À la station «La fourche» il ne faut pas se tromper. Certains trains vont à l'Université de Saint Denis, les autres au théâtre2gennevilliers, qui est aussi une sorte d'université : les spectacles au ventre fécond enseignent, à leur manière, linguistique, histoire, sciences humaines, philosophie et tutti quanti.

Prévenant, le chauffeur du train alerte les voyageurs d'une voix sans corps venue de nul part : « ce train se dirige vers Asnières-Gennevilliers », ouf c'est le bon. La station s'appelle Gabriel Péri - celui qui ne croyait pas au ciel dans le poème d'Aragon «La Rose et le réséda» - mais le chauffeur ou la chauffeuse dit toujours «Asnières - Gennevilliers». De fait, le théâtre est situé avenue des Grésillons, frontalière entre les communes. Cette avenue, on l'aperçoit furtivement quand, pour franchir la Seine d'un coup de reins, le métro remonte à la surface. Dans l'axe, sur le côté gauche de l'avenue (celui de Gennevilliers), se détachant des ombres gris-bleu colorant uniformément le paysage du bassin parisien, ce mot écrit à la verticale, en lettres majuscules blanches sur fond rouge : «THÉÂTRE». Un mot de 7 lettres. Un chiffre sacré.

Depuis 28 ans, la station Gabriel Péri tenait lieu de terminus. On pouvait sommeiller jusqu'au bout de la ligne. C'est fini. Désormais la ligne 13, décidément chanceuse, s'est enrichie de deux stations nouvelles qui s'enfoncent - à moins 22 mètres corsetés de béton - dans les quartiers populaires. Elles ont changé la vie des habitants alentour. L'une porte le nom d'un quartier d'Asnières, Courtilles, l'autre celui d'un quartier de Gennevilliers,

les Agnettes. Le chantier aura duré trois ans et profité des dernières technologies en matière de sécurité. Les mystérieux «Goldorak» que les pompiers collent sur les rails en dernière extrémité pour arrêter le courant, n'en mènent pas large. Loin de la vue des voyageurs mais se souciant de leur bien être, d'énormes ventilateurs gros comme les réacteurs d'un Airbus brassent l'air et un méga puisard récupère les eaux de ruissellement car le métro est un être vivant : il suinte.

Les rats sont très contents de voir arriver ces nouvelles stations : ils emprunteront le métro pour aller jusqu'aux égouts, ce sont des voyageurs comme les autres. «Ils ne font que passer» nous dit Eric Lasy, agent de proximité et de communication de la RATP. Corps de troisième ligne et âme délicate, il déplore le nombre décroissant des grillons dans le sous-sol du métropolitain. «Avant, après la dernière rame, on entendait les grillons dans les tunnels». On ne les entend presque plus. A cause de l'interdiction de fumer qui a atteint les quais du métro. Qui n'a pas jeté un mégot au milieu des voies avant que le train n'entre en bourrasque sur le quai ? Sans le savoir on jetait un os à ronger. «Les grillons du ballast se nourrissaient de tabac» soupire Eric Lasy. Privés de tabac, on les affame. Amis de l'avenue des Grésillons, si vous voulez l'entendre grésiller, il faut sauver le soldat grillon. Que deviendra la nuit du métro sans son chant ? Eric Lasy rêve du jour où des préposés jetteront sur les voies le contenu des petites poubelles métalliques accrochées aux murs où tout un chacun, avant d'entrer dans une station de la ligne 13, écrase sa clope.

Eric Lasy habite à Gennevilliers, à quatre minutes du chantier qu'il aura fait visiter trois ans durant. Aujourd'hui, il part tous les matins, pour un nouveau chantier, une nouvelle aventure, loin de chez lui au bout de la ligne

12 - une bonne heure de transport en commun. Tous les matins il s'y rend. En métro.

Et la mère de poule enfanta d'une flèche

À la sortie du métro, entre des stations de bus et des routes, on se sent un peu perdu. Avant qu'une pancarte salvatrice ne vous indique la direction du «Théâtre de Gennevilliers». À ses côtés, par un prompt renfort, une flèche colorée comme un visage d'indien désigne la même direction. Elle est verticalement striée de larges bandes alternativement rouges et blanches, elle fait penser aux bandes de couleur des colonnes de Buren au pied du ministère de la Culture à Paris, Place du Palais royal, rien d'étonnant, c'est Daniel Buren qui les a dessinées. Tout au long du parcours jusqu'au théâtre, d'autres «flèches de Buren» perchées comme des oiseaux bariolés sur un pieu métallique vont jalonner le parcours qui mène au théâtre. Et il en va ainsi dans bien des rues de Gennevilliers. Tous les chemins des flèches rouges et blanches mènent au théâtre2gennevilliers.

Le jour où ce parcours fléché a été inauguré, le directeur du théâtre et le maire de la ville, à la tête du cortège, sont partis du lycée Galilée (scientifique, technique, professionnel). Normal, c'est de là que tout est parti. Le secret de la fabrication des flèches se niche au fond de ce gigantesque lycée flambant neuf aux lignes épurées, belles courbes et longues cursives. Au centre du hall, oscillant perpétuellement, un pendule de Foucault, semblable à celui que l'on peut voir à Paris au cœur du Panthéon. Le blanc domine et parfois se dresse un pan de mur rouge, un rouge comme l'aime Buren. Ce dernier est venu apporter ses dessins à l'atelier de plasturgie, dans une aile du bâtiment. Un bel atelier, aéré, lumineux,

donnant de plain pied derrière de grandes baies vitrées sur une vaste étendue d'herbe où l'on aimerait voir pousser des fleurs sauvages.

Comment devient-on élève ici pour préparer un CAP de plasturgie ? Le plus souvent par le hasard d'un logiciel qui choisit l'affectation des élèves d'après leurs vœux, leurs notes, les places disponibles et le lieu d'habitation. Jérémie Pereira, Othmane Hellou, Mohammed Sina, Hassan Edgarbi et Denis Gautier ont été affectés en plasturgie. L'un voulait être électricien, un autre plombier, un troisième a été déçu par la mécanique, les derniers ne savaient pas trop. Aujourd'hui ils ne regrettent pas. Ils étaient 12 en première année, ils sont les cinq rescapés de la deuxième année, ils se souviennent encore de la visite de «monsieur Buren». «Ils ont appris à aimer ce qu'ils font» disent leurs profs, Philippe Ivars et Gaël Samson, qui récupèrent des élèves peu adaptés à la filière scolaire et qui «parfois sont presque incapables de faire des opérations».

Les élèves ont réalisé la «mère de poule» de la flèche qui signale la direction du théâtre2gennevilliers. D'abord, dans une matière plus tendre que le bois, faite à partir de poudre de bois et de résine, ils ont réalisé en volume la forme de la flèche aux cotes établies par Buren, puis à partir de là, ils ont réalisé la partie inverse en fibre de verre, la bien nommée mère de poule. C'est comme un prototype. Reproduit ensuite de façon industrielle, ailleurs, à des dizaines d'exemplaires. Ils sont fiers d'avoir réalisé ce travail de chaudronnerie sans l'aide d'ordinateurs. «Je fais confiance à mes mains» dit Othmane ; «on est maître de nos mains» renchérit Mohamed. Le chômage ne les attend pas. Pour l'instant, il y a de l'embauche pour ceux qui s'y connaissent en plasturgie. Le théâtre ? Ils y sont allés une fois, «voir un spectacle avec monsieur Buren».

« C'était un théâtre... »

Monologue de Patrick Bouchain, architecte : «Gennevilliers, pour moi, c'est une histoire de filiation. Quand Bernard Sobel a voulu transformer la salle des Grésillons pour en faire un théâtre à part entière, il s'est adressé à Noël Napo. Or c'est Napo qui m'a formé au théâtre. On avait fait ensemble différentes réalisations pour le Parti Communiste comme la scène centrale de la fête de «l'Humanité». Napo était très influencé par Matthias Langhoff, le Berliner Ensemble, toute une scénographie que l'on ne connaissait pas en France avec un plateau qui soit un vrai atelier, un lieu de travail. Le plus souvent, les scénographies que je voyais oscillaient entre le décor et l'architecture, je trouvais cela assez fumiste. Chez Noël Napo il y avait quelque chose de réel. Il avait été le directeur technique du Théâtre de la Commune à Aubervilliers, il avait modifié le théâtre avec peu de budget, il avait donné des conseils pour transformer l'ancien cinéma qui allait devenir le Théâtre de la Bastille. Le théâtre c'était sa famille il connaissait des techniciens dans tous les théâtres.

Quand il y a eu un concours pour remodeler le Théâtre de Gennevilliers, il m'a parlé de son idée : faire un plateau et deux salles. Cela me paraissait invraisemblable d'avoir cela comme élément de programme. Mais il avait compris que ce dispositif créait une vraie polyvalence. Il n'aimait pas les salles polyvalentes, il jugeait que cela desservait le théâtre. Avoir un plateau et deux salles c'était répondre à une demande de Sobel que Napo traduisait de cette façon. Avec une cage de scène qui serait au centre, deux cadres de scène de part et d'autre, et deux jauges de salle. Je travaillais avec lui, je faisais des dessins.

Claude Vasconi a gagné le concours. Il n'avait jamais fait de théâtre. Et quand il a ren-

du son projet, il n'y avait pas de cage de scène, ce qui paraît incroyable. Il avait fait en plan ce que Napo et Sobel avaient exigé. Mais, en coupe, on ne voyait aucune émergence. Le plan de Vasconi était cohérent mais il n'a pas pensé qu'il fallait élever l'équivalent de la scène au dessus de la scène. Ce qui est drôle, c'est que s'il l'avait fait il n'aurait peut-être pas gagné le concours. Le bâtiment est très axé. Avec un porche au centre, deux arrondis d'architecture années 1930, style internationale socialiste. Il semblait difficile pour un architecte d'y apposer ce cube sur le côté. Napo racontait toujours, en rigolant, comment, au crayon, il avait ajouté ce cube. Et c'est ce qu'on voit aujourd'hui. Par la suite je suis souvent revenu au Théâtre de Gennevilliers. J'y ai même fait une scénographie pour le metteur en scène Alain Ollivier à l'occasion de son spectacle «Neige fondue» d'après Dostoïevski. C'est un théâtre que j'aime beaucoup et, pour moi, c'est le plus bel outil de la région parisienne. Il est sans prétention. Quand on y arrive, on pourrait croire que c'est la caserne des pompiers ou la mairie ou une école, pas un théâtre. Il faut être un habitué du théâtre pour savoir que c'est un théâtre. Pour moi, c'est une référence. A tel point que lorsque j'ai travaillé à Blois où, pour Jack Lang (alors maire de la ville), j'ai fait un programme de concours pour des salles de musique de villes moyennes, et bien j'ai copié le programme de Bernard Sobel avec un petit cabaret donnant sur une scène et de l'autre côté une scène donnant sur une grande salle.»

« ...il fallait en faire un lieu de vie »

«Les années passent et un soir, je vais au Théâtre de la Colline voir un spectacle de Pascal Rambert. Je suis très ému. Je vois quelque chose qui correspond à l'idée que je me fais d'un

metteur en scène contemporain capable d'un traitement autre de l'espace scénique, capable d'intégrer les arts plastiques en allant au-delà du simple apport visuel, idem pour la musique, les corps. Et, ce qui m'arrive rarement, j'envoie une carte à Pascal Rambert en lui disant mon émotion et que son spectacle fera partie des étapes dans ma vie de spectateur. Je le connaissais mal, on avait fait simplement un débat ensemble au Théâtre de Montreuil chez Gilberte Tsai. Pascal avait dit que le Théâtre des Bouffes du Nord était pour lui un modèle (et moi j'avais travaillé pour Brook comme petite main), on ne s'était jamais revus.

Et un jour je reçois un texto de Pascal Rambert me disant qu'il concourt pour le Théâtre de Gennevilliers et qu'il veut que Daniel Buren et moi y soyons associés. Je rencontre Rambert dans un café, je lui rappelle l'histoire du Théâtre de Gennevilliers et lui donne un accord de principe. Quelques semaines plus tard, il téléphone : «J'ai gagné. Comme convenu, tu t'occupes du théâtre». J'avais beaucoup de chantiers en cours, je lui explique que je n'aurai pas le temps, mais Rambert est un obstiné. Finalement je me rends à Gennevilliers avec ma collaboratrice Nicole Concordet et je lui dis que si les choses se font, Nicole pilotera l'opération.

On s'est promenés avec Nicole. C'était de jour et depuis longtemps je n'allais au Théâtre de Gennevilliers que la nuit, pour voir des spectacles. La ville avait changé. Je suis frappé par l'absence de femmes et même de jeunes dans les rues autour du théâtre. Je découvre que le marché a été déplacé, qu'il ouvre sur une place derrière. Je dis à Pascal : «il n'y a qu'une chose à faire c'est de mettre le théâtre dans le marché. On fait comme si on avait une friche. Tu gardes tes salles en haut exactement comme elles sont, mais tout le théâtre – les bureaux, les ateliers, le foyer, etc.- tu le mets dans le marché». L'idée le séduit.

On organise un déjeuner avec le maire et son premier adjoint, à la mairie de Gennevilliers. Je raconte mon histoire, je leur parle du théâtre, de ce que doit être un lieu de vie, pas au sens d'une cafétaria de merde mais d'un vrai lieu. Je sens que c'est à deux doigts de marcher, mais c'est le couperet : «nous comptons démolir le marché» me disent-ils, «et si nous le conservons c'est pour y mettre une grande enseigne genre Truffaut ou Adidas.» Cependant, je ne les sens pas très déterminés. Je comprends que le projet ne pourra pas se faire tout de suite dans son intégralité, que, de toute façon, l'argent manque. Nicole et moi, on se replie sur l'essentiel : «Il faut être sur le trottoir. Il faut descendre». Ils ne sont pas contre mais craignent que cela coûte cher. Je leur raconte l'histoire du Théâtre du Radeau au Mans et la façon dont on a pu refaire le Théâtre Gérard Philipe de Saint Denis avec Alain Ollivier et Daniel Jeanneteau. J'explique comment, avec trois francs six sous, on peut faire les choses si on les fait soi-même. Ils doutent encore mais comprennent que je serai l'architecte de Pascal Rambert, que je serai sous son autorité. Que le théâtre avancera l'argent des travaux et que la mairie le remboursera.

On fait le projet avec Nicole en tenant compte du peu d'argent dont nous disposons. Une première solution avec des containers ne nous satisfaisait pas complètement. Et, finalement, on décide de décliner la courbe de la façade que tout le monde aime, une courbe 1930. Tourner cette courbe, la retourner en faisant une queue en forme de crosse et dans cette crosse, mettre le lieu de vie. Et de le faire comme un plateau de théâtre, tout en bois, en disposant devant des tubes d'échafaudage en mémoire de Napo. Enfin, sur le côté on projette d'ouvrir une porte qui raccordera avec l'escalier montant au foyer, si bien que cet escalier qui paraissait grand paraîtra petit.

Nicole a dessiné tout cela.

On était en mai, les travaux devaient être finis en septembre. On rend le projet. Les services techniques de la ville l'estiment à une somme bien supérieure à ce qui nous était alloué. Et finalement on a travaillé à moindre coût avec les entreprises avec lesquelles on travaillait alors sur d'autres chantiers et l'équipe du théâtre. La magie ce fut la rapidité de la réponse.»

De la blouse grise au cube rouge

C'est comme un phare allumé au milieu de la ville. Un sémillant sémaphore. Une balise d'allégresse. Un signe de ralliement aussi bien. C'est un cube rouge de jour comme de nuit. Rouge vermillon, rouge coquelicot, rouge baiser. Rouge comme le feu. Rouge comme aime l'être le rideau sur les vieilles scènes du théâtre. «Rouge comme les communistes» disent des concierges du quartier des Grésillons. Rouge comme l'est le rideau de la boucherie musulmane qui jouxte le théâtre2gennevilliers. Ce cube rouge, c'est ce qu'on voit de loin dans bien des rues de la ville, bien avant de voir le théâtre: sa cage de scène haut perchée peinte en rouge le jour, et vibrante de cette couleur quand vient la nuit.

Derrière ce «signe fort», un artiste de la lumière, un manitou des feux de la nuit, Yann Kersalé. Quand l'architecte Patrick Bouchain lui a proposé d'apporter son grain de sel pour mettre en valeur le théâtre2gennevilliers, Yann Kersalé n'a pas hésité un instant même si le temps était compté. C'est que pour lui Gennevilliers n'est pas une ville comme les autres.

La réponse tient en une relique qui lui tient à cœur. Une blouse lavée et relavée qui a peut-être été grise autrefois. La blouse de son père. Gardée précieusement dans un placard de son atelier à deux pas du métro Château

de Vincennes. Tout ce qui reste, hormis deux photographies et des tonnes de souvenirs enfouis, des 35 années que son père a passé aux usines Chausson de Gennevilliers aujourd'hui démantelées et rasées.

Alors, la blouse posée sur ses genoux, il raconte l'histoire de son père né en 1908, il y a un siècle. «Il a d'abord été embauché chez Citroën, au bureau d'études, comme chaudronnier. Et puis, en septembre 1934, monsieur Citroën a perdu toute sa fortune en une nuit et mon père s'est retrouvé au chômage. C'est alors qu'il a appris qu'on embauchait aux usines Chausson de Gennevilliers, ils allaient se mettre à faire de la carrosserie de voiture.» Il est entré chez Chausson, il en est ressorti 34 ans plus tard, en 1968, quand il a pris sa retraite. Entre temps il était devenu chef d'atelier.

«Je n'ai jamais été à l'usine, se souvient le fils. J'en ai entendu parler en long et en large. La boîte avait des problèmes, il ne dormait plus. Il partait le matin à 4h30 en retenant la porte pour ne pas réveiller les voisins. Il s'enfilait une ligne complète de métro et une ligne de bus pour arriver à l'usine. Il revenait tard et là, il ne fallait pas qu'on fasse du bruit. Il n'était pas inscrit au parti communiste mais il lisait «L'Humanité-dimanche». Il avait été déçu par les grèves, les syndicats. Mais il n'aimait pas les jaunes.»

Jamais Yann Kersalé n'aurait pu peindre en jaune le cube de la cage de scène qui domine le théâtre. La couleur rouge s'est imposée comme une évidence. «J'ai proposé à Pascal Rambert que la cage de scène respire au rythme de l'action du lieu. Quand il y a un spectacle, la lumière rouge monte et descend. Quand c'est un temps de répétition, la lumière ondule dans une sorte de torsade. Et quand le théâtre est entre deux spectacles, mais qu'on y travaille, le cube est en sommeil, comme des braises. Le cube c'est comme un électrocardiogramme du

lieu. On a fait ça avec trois fois rien, j'ai demandé à mes fournisseurs de faire des gros efforts. La consommation d'électricité est faible et le système a une durée de vie très longue.»

Cette idée aussi simple que géniale, sorte de version locale de l'œuf de Christophe Colomb, Yann Kersalé l'a eue en partant d'un constat: «dans les grands théâtres, on voit rarement la cage de scène. En général c'est la partie la plus haute de l'édifice mais elle est noyée dans l'architecture, or au théâtre2gennevilliers, elle éclate. C'est la partie aérienne du théâtre. C'est de là que toutes les créations s'évaporent. Le rouge n'est pas seulement le clin d'œil à la ville rouge, c'est d'abord la vie, le sang, la pulsion.»

Yann Kersalé est un artiste, cela ne fait aucun doute, mais comment définir le métier qu'il fait? «Je fais œuvre de nuit sur des architectures» dit-il. Des architectures plus ou moins anciennes mais aussi, souvent, des nouveaux édifices conçus par des architectes de renom. Helmut Jahn avec qui il a collaboré pour l'aéroport international de Bangkok, la Deutsche Post de Bonn ou le Sony Center de Berlin, parle de «light art» en définissant le travail de Kersalé. Rudy Ricciotti pour qui il a éclairé la Passerelle de la Paix à Séoul et pour qui il travaille aux Moulins de Paris Et son vieil ami Jean Nouvel qui a fait appel à lui pour l'opéra de Lyon ou le musée du quai Branly.

Cette récente réalisation s'appelle «L'Ô» et c'est un lac de lumière qui vient enchanter le jardin réalisé par Gilles Clément entre les pilotis de Jean Nouvel. Soit 1200 joncs lumineux qui se colorent en fonction de la température ambiante en mariant le blanc, le vert et le bleu. Yann Kersalé est un poète de la matière lumineuse et du mouvement de la lumière.

L'homme a quelques idées sur l'aménagement des villes à hauteur des gens qui vont à contre courant des idées reçues et des lobbies en la matière. Il peste contre la débauche de lu-

mières dont l'intensité n'a d'égale que le manque de pensée qu'elle cache. «Pas une ville qui n'ait pas son clocher éclairé par trois lampes au sodium» rage-t-il. Il dénonce en bloc ce qu'il appelle la «sodiumisation» des monuments historiques.

«L'artiste est contextuel, explique-t-il, on peut travailler avec le dehors, avec les gens. Patrick Bouchain est l'un des rares à entendre ce discours. Je ne me suis pas particulièrement intéressé à l'éclairage des rues mais il m'est arrivé de dessiner un candélabre qui dise autre chose que le strict éclairage de la rue ou d'un panneau de signalisation comme le font ces ingénieurs qui se sont emparés du mobilier urbain. C'est ainsi qu'à Cherbourg, j'ai conçu ce que j'appelle un candélabre narratif qui respire avec la marée, passant du bleu au vert, tout en éclairant la chaussée. J'ai toujours essayé de détourner la commande pour mettre un peu de sens.»

Tout le travail de Yann Kersalé (breton il va sans dire, il est sorti des Beaux arts de Quimper, a désormais un atelier à Douarnenez et cinq de ses huit collaborateurs en sont natifs) part de ce basculement de la campagne vers les villes depuis les années 1960, de l'inflexion de la vie des villes vers la nuit, «et de cette idée que du crépuscule à l'aube on est dans un autre temps».

Yann Kersalé s'est promené à Gennevilliers la nuit. «C'est un vrai foutoir mais cela ne me dérange pas trop. En revanche il y a des candélabres sans âge, mal disposés, et là je me dis qu'il y a quelque chose à faire. Il ne s'agit pas de tout changer. Mais d'intervenir avec un esprit artistique sans pour autant se mettre une plume dans le cul et peindre tout en rose. On se dit qu'on pourrait filtrer la lumière. Eclairer la chaussée sans pour autant éclairer le troisième étage en face, faire des retouches, travailler avec les services techniques et les lycées techniques de la ville.»



Dans les années 1970, Yann Kersalé a fricoté avec le show biz et le théâtre. Bashung, Xenakis, Higelin et bien d'autres. «J'ai beaucoup appris». En arrivant au théâtre2gennevilliers, il a renoué bien des fils de sa vie dans cette ville où son père avait si longtemps travaillé. Il lui restait à donner un nom à son geste magnifique: «Papa-Kub» s'est imposé. Une idée, tout bonnement, lumineuse.

« Un lieu de vie ouvert sur la ville »

Nicole Concordet se souvient être venue au Théâtre de Gennevilliers pour assister à un spectacle sur le Goulag. «Mon seul souvenir, c'est la circulation, le grand couloir que l'on empruntait pour accéder à la salle du fond, on ne savait pas très bien où l'on se trouvait, tout était dans les lieux de passage». Quand Pascal Rambert a contacté l'architecte Patrick Bouchain, Nicole Concordet qui est sa collaboratrice et son associée au sein de l'agence «Construire», est revenue à Gennevilliers.

Formée initialement comme architecte d'intérieur, Nicole Concordet par un heureux hasard a croisé la route de Patrick Bouchain en 1996. «J'ai eu un entretien le vendredi et le lundi je commençais». La collaboration dure plus que jamais. «Patrick Bouchain a une personnalité forte, mais il fonctionne toujours avec d'autres gens et sait les mettre en valeur». C'est ce qu'il a fait avec Nicole Concordet en lui laissant les rennes du chantier de l'aménagement du théâtre2gennevilliers.

Bernard Sobel laissait un bel outil: des grands travaux avaient doté cet édifice des années trente de salles de spectacles, de cages de scène et d'équipement technique de grandes qualités. Mais l'accueil du public, en bas du grand escalier était réduit, peu commode, en un mot il n'était pas très accueillant.

Nicole Concordet et Patrick Bouchain ont donc fait une «étude de faisabilité» dont le premier acte consistait à faire du théâtre «un lieu de vie ouvert sur la ville», tout en améliorant les conditions de travail des gens de l'accueil. «La mairie a été totalement partante sur cette idée de modifier l'image du théâtre par rapport à la rue, que le théâtre devienne littéralement un théâtre public.»

Plusieurs pistes ont été explorées. L'en- vie était grande de récupérer tout l'espace du marché adjacent fermé et à l'abandon, «un très bel espace» souligne Nicole Concordet. Il y a eu beaucoup de rencontres avec la mairie et l'équipe du théâtre. «On a fini par proposer d'occuper une partie du lieu à titre provisoire en élaborant un projet simple et démontable».

Le budget et le temps étaient limités. Cela tombait bien puisque cela recoupait l'esprit de l'agence «Construire»: vite, pas cher, durable.

«Il était important de travailler avec les ateliers du théâtre2gennevilliers, leurs outils, leurs machines et leur savoir-faire» dit Nicole Concordet. «Les praticables ils savent faire et ont tout pour le faire, alors on a utilisé cette technique. J'ai beaucoup travaillé avec le directeur technique Patrick Yvernat. Par exemple, la façade courbe du côté de la rue est comme un décor avec un devant et un derrière, je voulais cette légèreté-là.» Le plancher, les tables, les bancs, le bar, l'accueil tout est sorti des ateliers du théâtre2gennevilliers.

Désormais, on entre dans le théâtre par un accueil qui a ses aises et qui borde une salle avec des tables et des chaises et le bar au fond. On peut venir boire un verre, déjeuner ou dîner sans pour autant obligatoirement emprunter le grand escalier pour aller voir un spectacle. Depuis l'ouverture du théâtre2gennevilliers revu et corrigé, Nicole Concordet est revenu plusieurs fois au théâtre, voir des spectacles ou pas.

«J'aime bien voir comment ça vit. Et je pense que ça vit bien.»

Elle rêve d'aménagements futurs, elle aimerait que le marché «en déshérence depuis cinq ans» devienne «une place publique». Elle a eu aussi envie de travailler avec John Malpede qui a fondé à Los Angeles un théâtre où les exclus sont invités à jouer des pièces et que Pascal Rambert a invité en avril 2008. Le spectacle avait pour titre «Red Beard, Red Beard» et, dans le générique, en regard des mots «scénographie et lumières», on pouvait lire le nom de Nicole Concordet. «Travailler sur l'usage du lieu et de la scène, au-delà de la scénographie. Le théâtre est un lieu public, insiste-t-elle. J'ai envie de réfléchir à cela. Aller au delà de l'idée de l'accueil. Je n'ai pas de réponse toute faite, mais c'est une piste». Finalement, Nicole Concordet a signé la scénographie et les lumières du spectacle.

Le sourire d'elle

Comment fait-elle ? Quand on entre dans le théâtre, quelque soit l'heure, on la remarque, là debout, calme et souriante derrière la courbe blanche du comptoir. Quand on part, elle est toujours là, toujours debout, toujours calme derrière son comptoir, toujours indéciblement souriante (rien à voir avec le sourire crispé, breveté hôtesse). Une jeune femme en noir, douce et doucement souriante, voilà, c'est elle.

Au théâtre2gennevilliers, elle occupe un poste stratégique: l'accueil.

Franchie la difficulté première -passer la porte-, c'est avec Elle que se noue la conversation. La nouvelle architecture de l'accueil fait que les gens entrent plus facilement. Ils savent qu'ils mettent les pieds dans un théâtre, posent des questions, s'informent des programmes, la conversation se noue. Le plus

souvent avec Elle. Et d'autant plus volontiers que son visage, le visage d'Elle, attire les paroles, appelle la confiance. Elle les écoute, elle les comprend, elle vient d'un milieu d'où viennent beaucoup de spectateurs de Gennevilliers, d'un milieu où le théâtre c'était pour les autres. Elle aussi a poussé un jour la porte d'un théâtre, un peu par hasard, c'était à la faveur d'un stage. Elle n'était pour ainsi dire jamais entrée dans un théâtre. Elle a vu ce que c'était côté scène, côté public. Le stage achevé, elle est repartie. Et puis un poste s'est libéré, on s'est souvenu d'elle, on l'a embauchée, le théâtre est entré dans sa vie. Et puis un jour elle est partie, elle a fait des tas d'autres choses, mais le théâtre a fini par lui manquer. Et voilà. Un jour, elle apprend que le Théâtre de Gennevilliers cherche quelqu'un pour l'accueil et la réservation. Elle a rendez vous un samedi matin, jour de marché - à l'époque le marché débordait sur le trottoir devant le théâtre. En haut des marches, les hautes portes vitrées de ce dernier sont fermées. Elle voit bientôt un petit homme vêtu de noir qui peine à ouvrir l'une de ces portes. C'est Bernard Sobel. Et l'entretien commence là dans le hall entre cet homme à quatre pattes qui trifouille la porte et cette jeune femme qui répond à des questions auxquelles elle ne s'attendait pas. Sobel lui demande ce que font ses parents, des choses comme ça, il lui explique qu'il est le dernier communiste du théâtre français, il dit toujours ça. Quand ils arrivent dans le bureau de Sobel, l'entretien est presque terminé. Des années plus tard, elle s'en souvient comme si c'était hier. Sobel est parti, Rambert est arrivé, Elle est restée. Chaque jour, elle attend. Que la porte s'ouvre. Que quelqu'un vienne. Vienne vers Elle. Car Elle est toujours là, derrière son comptoir. On ne lui demande pas son nom. Son sourire suffit. Elle est ce qu'elle est et cela ne regarde qu'elle. Elle leur parle. Elle les écoute. Elle les accueille.

Les trois sœurs de la Martinique

Les trois sœurs de Tchekhov s'appellent Olga, Macha et Irina. Celles de Gennevilliers se prénomment Marlène, Huguette et Josiane. Seules les deux dernières sont vraiment sœurs, comme l'entend l'état civil, mais les trois sont comme des sœurs : elles viennent du même pays, la Martinique. Tous les matins, elles se retrouvent dans un même recoin du théâtre2Gennevilliers qui n'en manquent pas, pour boire un café.

Huguette Pemba et sa sœur cadette Josiane arrivent les premières vers six heures. «On ouvre et on allume les lumières». Après, elles «font le boulot» : le nettoyage des bureaux, des toilettes, de l'accueil et du bar. Huguette a son côté et Josiane le sien. Et ainsi jusqu'à midi. Du mardi au dimanche «en exploitation» ou du lundi au vendredi «hors exploitation». L'exploitation, c'est les jours de spectacles, là il y a aussi les gradins à nettoyer, «c'est la priorité».

Sur les sept enfants des parents Pemba (deux garçons, cinq filles), cinq ont quitté leur quartier Volga à Fort de France pour venir vivre ici. Huguette est mariée, trois enfants. Josiane a une fille mais est restée célibataire, elle aime bien la musique de Kassav. Elle est allée entendre ce groupe antillais en concert au Théâtre Rutebeuf quand elle habitait chez sa sœur à Clichy. Aujourd'hui, elle habite près de la mairie de Gennevilliers.

Vers 9h30, Huguette et Josiane s'accordent une petite pause café lequel coule tout chaud du thermos. Elles le prennent en bas, dans une pièce étroite pourvue de deux fenêtres qui donnent non sur l'extérieur mais sur le bureau de Marlène où tombe l'éclairage zénithal d'une verrière haut perchée avec vue sur le ciel. «L'été c'est très agréable, j'ai l'impression que je suis aux Antilles, l'hiver j'ai l'impression que je suis en France» rigole la native de la Martinique.

Marlène Célestin vient, elle, de Rivière Salé, une des bourgades non loin de la capitale Fort de France, c'est que rien n'est très loin à la Martinique. La France métropolitaine (les trois sœurs disent «la France» tout court), c'est autre chose. Marlène avait fait le voyage une première fois en 1981 mais le froid l'avait fait vite repartir. C'est le père de sa fille qui l'a fait revenir à Gennevilliers, deux ans plus tard. «Petit à petit, on s'habitue». Aujourd'hui elle aime bien le samedi aller marcher dans Paris, visiter les églises, se perdre dans les rues. Elle était voisine de Bernard Sobel, rue du Pressoir et c'est comme cela qu'elle s'est retrouvée au théâtre à faire le standard en 1990.

«théâtre2gennevilliers, bonjour» susurre Marlène de sa voix douce. Certains croient s'être trompés et être tombés sur une voix du téléphone rose, mais non c'est la voix suave et apaisante de Marlène. «Avant je m'occupais de personnes âgées handicapées. Il faut de la patience, être toujours d'humeur égale, garder pour soi ses problèmes personnels. Ici, c'est pareil. Il arrive que certains s'énervent au téléphone, je les calme. A la fin, souvent, ils s'excusent.» Elle ouvre aussi le courrier, fait des tas de petites choses, avec l'Internet il y a un peu moins d'appels téléphoniques. La petite lumière clignote. «théâtre2gennevilliers, bonjour...»

Les trois sœurs de Tchekhov voulaient retourner vivre à Moscou. «À Moscou! À Moscou!» crient-elles. Les trois sœurs de Gennevilliers aiment retourner de là où elles viennent. Huguette et Josiane s'envolent pour les Antilles tous les deux ans, Marlène chaque année. «La Martinique me manque, la famille surtout. Cela me manque de discuter». Alors Marlène s'est achetée un forfait avec des numéros favoris où elle peut parler sans compter à sa famille de l'autre côté du monde.

L'irrésistible ascension d'Abdel

Il est le septième d'une fratrie de dix-sept. Il a connu les bidonvilles de Nanterre, puis celui du port de Gennevilliers. Il a fait l'école primaire à Joliot-Curie, le collège à Guy Môquet, c'est au lycée qu'il a eu comme prof de maths, Monsieur Jacques Bourgoïn, le maire de Gennevilliers. Il a bifurqué vers un CAP, puis un BEP de cuisine à l'école des métiers de la table de la porte de Champerret. Il aurait bien aimé être aux cuisines quand il a fait son service militaire en Allemagne mais il a été pilote de char, il ne regrette pas : il a passé gratuitement tous ses permis de conduire.

Il bossait depuis longtemps comme commis chez un traiteur du Pré-Saint-Gervais, il espérait passer second, voire chef, mais non, commis, encore et toujours commis. Alors, il a songé à créer un restaurant solidaire à Gennevilliers, sa ville, il en a parlé au maire, son ancien prof. Mais il n'y avait pas de local. Comme Pascal Rambert le directeur du théâtre et la directrice Nicole Martin, cherchaient quelqu'un pour s'occuper du bar et du restaurant, le maire les a mis en contact.

Est venu le jour du test : la dégustation.

«Je leur ai fait un méli mélo de saumon et granny Smith, une purée d'avocat avec crevettes balsamique, de la bruschetta au jambon de parme et crottin de Chavignol sur lit de mâche», et pour suivre trois desserts et un «un café Georges Clooney». Ils lui ont proposé de faire les repas pendant les répétitions du premier spectacle de Pascal Rambert. Au bout de quinze jours, il signait une concession de trois ans renouvelable calquée sur le mandat de Rambert renouvelable, lui aussi, au bout de trois ans. «Ils ont cru en moi. Je faisais de la cuisine depuis dix-sept ans et personne ne m'avait encore fait confiance».

Abdel fait de la cuisine sur un nuage où se croisent bien des cuisines du monde. «Je suis né en France de parents algériens, ma femme est franco-italienne, j'ai une sœur qui est dans la restauration à Princeton dans le New Jersey et j'aime la culture indo-asiatique.» Pour faire à la rentrée 2008 de la cuisine japonaise en liaison avec les spectacles au programme, il a demandé conseil à «un petit frère qui vit à Osaka, vend des baskets vintage mais est aussi passé par la restauration». Abdel a autant de plaisir à parler qu'à faire la cuisine et à partager le plaisir qu'il a de la faire.

Le règne de Reine Méneval

Professeur de français au lycée Auguste Renoir à Asnières, Reine Méneval y enseigne aussi le latin et le grec, et comme cela ne lui suffisait pas elle y enseigne aussi le théâtre depuis 1986. Cette année là, le lycée Renoir s'est engouffré avant tout le monde dans la brèche ouverte par la création de l'option théâtre (grâce à Jack Lang) et qui devait aboutir au premier bac théâtre trois ans plus tard. Nombreux sont les metteurs en scène à être venus dans le lycée : Bernard Sobel venu en voisin de Gennevilliers, Antoine Vitez, Jean-Pierre Vincent, mais aussi des décorateurs comme Nicky Rieti, des acteurs. Et les élèves allaient au Théâtre de Gennevilliers (plusieurs se souviennent du choc que fut la découverte de l'Emballage théâtre), certains jouaient des petits rôles dans des spectacles mis en scène par Bernard Sobel.

Pascal Rambert a pris le relais, avec son côté chien fou. «On avait pris des habitudes, on a du s'adapter. Mes élèves ont bien accroché au virage du théâtre» sourit Reine Méneval. Certains d'entre eux assistent aux répétitions ouvertes, participent à l'atelier d'écriture du vendredi soir. Reine Méneval règne toujours



sur les options théâtre menacées par la politique de l'actuel gouvernement. Elle mesure le chemin parcouru. « Certains de mes élèves ont trouvé leur voie grâce au théâtre. Cela les aide à voir clair en eux. Et pour ce qui me concerne, cela a changé ma façon d'enseigner le français. Je le fais avec plus de simplicité, avec plus d'authenticité dans les rapports, tout en gardant une certaine autorité. Au théâtre tout le monde cherche. Et on cherche avec les élèves, on est aussi humbles qu'eux. » Dans la belle salle de théâtre de son lycée, une performance présentée en public avait placé cette recherche au cœur du travail : une voix en appelait une autre, un corps en cherchait un autre. C'était un bel après midi : le théâtre apparaissait là comme une figure royale de l'amour.

Le fantôme du théâtre

Je me souviens qu'au bout de l'impasse, dans une banlieue rouge semblable à celle de Gennevilliers, sur le carré d'herbe qui bordait le chalet bringuebalant où nous habitons, avec de vieilles couvertures mon père m'avait aidé à faire tenir debout une sorte de tente. Avec les enfants des voisins, on avait tous le même âge, celui d'aller au CP, on y passait des heures. Tous venaient sous la tente, sauf « les enfants des Marquet » c'était nos ennemis. C'est à des choses comme cela qu'un adulte peut penser lorsqu'il sort de la tente de « Mon Fantôme » un samedi après midi à l'issue d'une séance publique de la pièce que Pascal Rambert a écrit en pensant à son très jeune fils.

Pour l'adulte qui s'allonge sous la tente aux côtés de sa progéniture, le « fantôme » c'est d'abord celui de son enfance, mais pour les enfants, c'est autre chose. C'est ce que l'on vérifie à l'issue des autres séances, les plus nombreuses, réservées aux enfants des écoles de

Gennevilliers.

Les deux comédiennes (Marion Uguen et Delphine Lorenzo) ont succédé à Clémentine Baert et Gilles Groppo) vont jouer « Mon Fantôme » à l'intérieur même des écoles. La tente - tout juste grande pour tenir les petits corps allongés d'une classe entière - est installée dans la classe ou la bibliothèque de l'établissement scolaire, on obstrue les fenêtres pour faire le noir. Exception faite pour les écoles du quartier des Grésillons, là, les enfants viennent alors au théâtre, en voisins.

Vêtues de blanc - comme les peintres et comme les murs repeints du théâtre2gennevilliers - mais laissant poindre le bas d'un t-shirt rouge - comme le cube qui domine le théâtre - les deux comédiennes demandent aux enfants de se déchausser. Elles leur expliquent que tout va se passer dans le noir, mais qu'elles ont des torches (et hop, elles les allument) pour rassurer ceux qui ont peur du noir, elles disent aussi qu'il y a « une règle d'or : le silence », le silence de la nuit, le silence du théâtre quand ça va commencer. A l'entrée de la tente, elles demandent : « c'est quoi la règle d'or ? » - « Le silence ! », répondent les enfants dans un potin d'enfer.

A la sortie du spectacle, elles réunissent les enfants en cercle autour d'elles pour un « atelier ». D'abord on parle du spectacle. « Vous avez eu peur ? - Non ! ». Certains disent tout de même avoir eu « un peu » peur au moment où apparaissent les cagoules. Les actrices posent des questions. Par exemple, à un moment du spectacle, les murs de la tente sont caressés par la projection de tableaux de maîtres où figurent des anges. Elles essaient de les amener doucement vers les mots « tableau », « peinture », « ange ». Après quoi, on passe à un échauffement physique puis à toutes sortes de jeux, par exemple faire une petite phrase et la passer à son voisin et ainsi jusqu'au bout de la file indienne. Voir, entendre, imaginer, raconter, dia-

loguer. On capte le théâtre, à sa source.

Avant de venir, les enfants ont fait en classe des dessins liés aux thèmes de « Mon Fantôme ». Beaucoup sont aussi allés à la galerie Manet de la ville voir l'exposition de Dominique Petit titrée « Les Liens invisibles ». On entrait dans une salle blanche avec dans l'oreille des sons et des amorces d'histoire, un peu comme dans « Mon Fantôme ». Et puis les classes de la ville qui ont vu le spectacle (35 pour la saison 07-08) viennent ou reviennent au théâtre pour effectuer une visite du théâtre2gennevilliers.

Les classes sont accueillies dans « le lieu de vie » par Charline Rocquet (de l'équipe des relations publiques) et Isabelle Gangloff (de l'équipe technique). Cette dernière explique que le théâtre est un lieu où les gens travaillent et que ce travail c'est le théâtre. Sur le « plateau 1 », une répétition se prépare. Les enfants s'assoient sur les gradins. Isabelle explique : les frises, le rideau de fer, les projecteurs, les trappes, le temps des répétitions, les différents métiers : éclairagiste, décorateur, costumière. Les mains se lèvent. « Pourquoi il y a des petits cailloux ? », Isabelle explique que les petits cailloux font partie du décor. « C'est quoi les comédiens ? » demande un autre. Isabelle a répondu à tout. Même à cette épineuse question.

Au milieu de la visite, Charline fait asseoir les enfants dans le foyer du théâtre et leur fait écouter des sons liés au théâtre. Elle leur demande de bien écouter. La visite continue. A la fin, on se retrouve dans « le lieu de vie » (le bar, l'accueil). Charline repasse les sons et demande aux enfants de les reconnaître. Pas facile. Au bruit d'un strapontin qui couine un enfant croit entendre le bruit d'un bisou. Au martèlement d'une machine à coudre de la costumière, les enfants pensent reconnaître le bruit d'un cheval ou d'un tam-tam. L'un des derniers sons est celui d'une salle qui applaudit. Ce son-là, tout le monde le reconnaît. Charline pose la question : « Pourquoi on applaudit ? » et les enfants de répondre en chœur : « Parce que c'est fini ! »

Toc-toc, c'est le théâtre

Ils sont tout excités. Habituellement, ils répètent dans une salle de classe ou une salle de sports, mais, cette fois-ci, ils ont quittés leur lycée hôtelier René Aufray de Clichy-sous-Bois (quatre pôles : restauration, tourisme, paramédical, tertiaire), pour venir répéter dans un vrai théâtre.

Un après midi, ils sont sur le plateau 3 du théâtre2gennevilliers, tout blanc avec des grands hublots tout ronds où la lumière du jour éclaire « la salle » (une petite estrade où les élèves sont agglutinés) et « la scène » (la vaste étendue restante). C'est beau, mais c'est un peu impressionnant pour des élèves qui ont du mal à trouver leurs marques. Ceux qui débütent ne quittent guère le mur du fond, là où ils sont le plus éloignés de leurs camarades. Les voix ont souvent du mal à sortir, les uns et les autres parlent mieux avec leur corps.

« Sur le silence on va démarrer... lumière ! » lance le prof de théâtre Jean Luc Bernard qui dirige une compagnie à Gennevilliers et travaille beaucoup dans les écoles de la région. C'est Brigitte Olive, prof d'EPS du lycée, qui l'a appelé après avoir consulté le Bottin et c'est elle qui a pris contact avec le théâtre. A la fin de l'exercice, Jean-Luc dit « noir ! ». Il n'y a ni lumière artificielle, ni obscurité. « Lumière », « noir » sont des mots de la convention théâtrale et les élèves les comprennent : ils ne jouent qu'après le mot « lumière » et quand le prof crie « noir », les corps tendus se relâchent.

Ils ont travaillé sur le thème de la porte, par groupes de deux, trois ou quatre. Ils racontent des petites histoires qu'ils connaissent bien ou dont ils ont entendu parlé : la fille qui se retrouve seule le jour de son anniversaire, la copine qui vole le collier de la copine, une petite vieille à qui on pique son sac. À chaque fois une porte s'ouvre ou se ferme.

Toc-toc disent les mains (le garçon fait le bruit du toc-toc avec le pied). Il entre. Une femme l'attend. «Vous achetez un bébé?» Il achète. Le prend dans ses bras, s'en va. «Il le prend comme un fusil!», rigole un garçon dans la salle avec un œil déjà aguerri. Lui est en bac pro, pour la fin de l'année son groupe prépare un spectacle à partir du script du film «West side story», l'histoire de deux bandes rivales.

L'homme de théâtre intervient parfois: «Parle plus fort! Parle moins vite! Fais semblant de mâcher!» (un carré de chocolat).

Sur une feuille, chaque élève note de 1 à 5 les prestations de ceux qui viennent de se produire, selon quatre critères: voix, élocution, concentration, interprétation. Le théâtre, c'est tout cela à la fois. En écoutant, en regardant, les élèves apprennent ce que ces mots veulent dire. Ils ont ouvert la porte du théâtre et ils sont entrés en plein dedans. Ils sont tout excités.

Danse avec les mots

Soit des élèves de première S du lycée Galilée qui préparent leur bac de français. Au programme: Victor Hugo, La Fontaine, Voltaire, Baudelaire. Des grands auteurs, des beaux textes, à l'abord pas toujours aisé pour des élèves qui se battent souvent avec la langue française. Et des élèves qui ont aussi une «appréhension du corps délicate socialement et culturellement» ajoutent, constat à l'appui, leurs profs d'EPS. Ce sont ces derniers, à commencer par Pierre Prim, qui ont servi de pivot pour une opération commando menée avec des danseurs et chorégraphes venus là via le théâtre2gennevilliers: Mïe Coquempot et Rachid Ouramdane.

Ou «comment la danse peut les aider à rendre compte différemment des textes au programme» écrit Pierre pour présenter le travail sous le titre «Corps à texte». En précisant: «les textes d'auteur élaborent une poétique

du langage capable de rendre compte des plus infimes nuances de la sensation et de l'émotion: tout le travail était d'amener les élèves à s'en approcher».

Un projet «ambitieux», parti «de très loin» qui conduit les élèves de première S à créer donc «un nouveau langage». Douze ateliers étalés de décembre 2007 à février 2008. Avec, en guise de bouquet final: la présentation de ces «corps à texte» un après midi de février juste avant les vacances dans la belle salle du dojo en face du lycée Galilée.

Difficile de rendre compte avec des mots de ces danses du texte où ce dernier fonctionne comme un livret.

Ainsi quatre filles en blanc et noir se lancent dans une danse sur «Le crépuscule du soir» de Baudelaire, exprimant avec leur corps l'univers du mal et de la corruption exprimé par le poète dès le premier vers: «Voici le soir, ami du criminel». Dans «Le Singe vêtu d'une peau de bête», extrait de son recueil «Les Châtiments», Victor Hugo, sous une forme détournée, fustige Napoléon III. «Admirez-moi, voyez, je suis un tigre!». Deux filles et trois garçons avec leurs corps montrent le peuple se laissant séduire par le lion, avant que ne viennent la peur et la soumission et enfin la révolte: «tu n'es qu'un singe!». La danse suit les inflexions de ce mouvement. On croirait assister à une parabole sur le roitelet Sarkozy!

«Il faut fleurir les ouvertures»

C'est une table longue comme un banquet de famille située dans un recoin presque secret du théâtre2gennevilliers auquel on accède par un escalier dérobé donnant sur la rue, près du marché qui jouxte le théâtre. Les étranges convives se retrouvent dans le bar du théâtre chaque vendredi un peu avant 19 heures où plusieurs se restaurent avant d'en découdre.

Certains se connaissent, d'autres se reconnaissent, d'autres viennent pour la première fois ou reviennent après une éclipse. On ne (se) pose pas de questions, il n'y a pas de compte à rendre, de présence ou d'absence à justifier, l'envie dicte la venue.

Sur le coup de 19h, le cortège informe se dirige vers la petite porte, monte l'escalier et prend place autour de la grande table. 130 sont inscrits, 40 à 60 viennent là chaque vendredi. Sur la table, des feuilles et des crayons. Pascal Rambert qui a accueilli tout le monde en bas des marches et refermé la porte, rappelle les règles: on écrit pendant une heure et ensuite lit à haute voix qui veut. C'est «l'atelier d'écriture du vendredi soir».

Un silence doux, apaisant et cependant intense et nourrissant s'installe. Les crayons crissent. Les stylos déglutissent leur encre.

Aucun thème, mais «on s'adresse à quelqu'un» propose Rambert qui, pour rien au monde, ne manquerait ces trois heures hebdomadaires d'atelier écriture. Même au plus fort des répétitions de ses spectacles. «Cela me régénère» dit-il. C'est aussi le cas de ceux qui écrivent.

Certains ne lèvent pas le nez de leur feuille, d'autres restent longtemps pensifs. Ce vendredi-là, il y a en a un qui s'est endormi très vite mais se réveillera pour écrire au moment où d'autres, ayant écrit, piqueront un petit roupillon méditatif. L'écriture les repose des fatigues de la journée mais le corps n'en fait qu'à sa tête. Chacun écrit ce que bon lui semble. Certains y pensent avant, quelques uns – trichant un peu, un tout petit peu – ont même des notes ou un cahier déjà gribouillé, mais chacun joue le jeu.

De la confession réelle ou imaginaire à la lettre adressée à sa voisine, d'un énoncé qui se veut poétique à un autre vraiment humoristique, ça se bouscule au portillon de l'expression. «Comment dire?» se demandait le vieux

Beckett au soir de sa vie dans un ultime poème. Oui, comment dire? Vieille et increvable question. Cela va mieux en le disant, en essayant de l'écrire. La réunion ici fait la force. L'écriture de l'un entraîne celle de l'autre, «elles sont belles tes ratures, voisin» écrit ma voisine en lorgnant sur ma feuille sans pour autant chercher à la lire.

Une heure est passée. Quelqu'un se lève et lit à haute voix. Une histoire de peur où le narrateur craint que tout bascule dans l'horreur. La personne marche le long de la grande table et relate un souvenir d'enfance qui n'est pas la sienne, mais celle d'une mère que l'on promenait dans un landau avec des tracts cachés sous son petit corps. Un autre lui succède et dit vouloir «partager des mots». Celui-ci fait de l'humour avec des «escalopes de dingues». Une femme se lève, son premier mot est «idéal», ses derniers mots seront «à tout à l'heure». Un homme bondit et reprend «à tout l'heure» puis file son texte. Celle-là dit: «Elle est belle Aïcha, toute l'histoire du monde est écrite sur son visage». Cet autre raconte que cela fait tout drôle de recevoir son dernier bulletin de salaire. Et ce drôle de luron, très en verve, dialogue à haute voix: «Je m'appelle Yapi. Et tes papiers? Y a pas».

Passé un texte au rebond d'un fait divers: un jeune homme de 16 ans (John Maina) à qui la préfecture venait de signifier qu'il n'aurait pas de papiers et qui a préféré mettre fin à ses jours. Beaucoup de textes partent du fait même d'écrire. Des dialogues impromptus naissent au hasard des regards et des mots. «Il faut fleurir les ouvertures» s'écrie une jeune femme en regardant l'homme qui, par ses mots, l'interpelle.

Pascal Rambert écoute, se plaçant à distance de celui qui parle, attentif au ping-pong des mots. Une fois seulement, il lance: «Ouvrez! Ouvrez!». Ils ouvrent, ils l'ouvrent. Ils écrivent.



À la fin, tous ceux qui le veulent donnent leur écrit qui va rejoindre le tas de feuillets déjà épais concoctés par l'atelier d'écriture. Les dits et écrits du vendredi soir.

Les quatre gennevilloises

Quand Pascal Rambert a été nommé à la direction du Théâtre de Gennevilliers, le responsable de la culture à la ville, Yves Shebat, l'a entraîné à l'école de danse municipale dirigée par Noëlle Lallemant et lui a présenté les sept professeurs présents ce jour là. «Quand je l'ai vu, j'ai juste compris que c'était un artiste» se souvient Céline Ordoqui qui enseigne la danse jazz. Artiste, Céline l'est complètement. Avec trois fois rien, un mot, l'amorce d'un geste et surtout l'intensité de son regard sur l'essaim des jeunes filles, elle crée une atmosphère à la fois apaisante et intense. Derrière les grandes baies vitrées de l'école, le monde extérieur semble loin.

Pascal est revenu avec Sylvie Goujon (qui dirige le secteur relations publiques du théâtre, je profite de cette parenthèse pour dire ce que ces pages lui doivent : tout), je disais donc que Pascal est revenu avec Sylvie voir les élèves des différents cours de Céline. «Elle étaient plus concentrées que d'habitude mais aussi plus stressées» se souvient-elle. Elles ne savaient pas que Pascal venait pour choisir des élèves dans le but de les faire participer à son spectacle «Toute la vie». Il en a choisi quatre. «J'en aurais choisi plus, dit Céline, mais il a bien choisi.» Emilie, 23 ans, Camille 17, Sophonie et Tapita 15 ans chacune. «Quatre Gennevilloises» précise Céline Ordoqui.

Elle les connaît bien, certaines depuis l'âge de six ans. Elle savait qu'elles étaient prêtes à se frotter au monde professionnel du spectacle, elle avait confiance. «En jazz la participation est très dynamique, explique Céline. Je pars

de leurs goûts musicaux: elles veulent que ça bouge. Et puis, petit à petit, je les emmène ailleurs et bientôt c'est l'ailleurs qui leur plaît, un ailleurs très éclectique qui va du flamenco (d'où je viens) à la musique africaine, arabe. Ces musiques leur ouvrent l'imagination». Dès lors, tout est possible. Même d'envisager, pour certaines comme Emilie ou Camille de poursuivre dans la danse. On les a vues sur la scène du théâtre2gennevilliers. On les y reverra.

Un ban pour Libouban

L'appellation du lieu - «Maison du développement culturel» - est d'une froideur inversement proportionnelle au vif enthousiasme de son directeur Gonery Libouban. Un prénom et un nom qui ne courent pas les rues, mais Gonery Libouban les court, lui, les rues de Gennevilliers, depuis cinq ans, depuis qu'il a travaillé pour le 700ème anniversaire de la ville et qu'il est devenu le bras séculier d'Yves Shebat, le directeur de la culture et de la communication de la municipalité. Libouban aime venir très tôt le matin à pied depuis le 18^e arrondissement de Paris où il habite, franchir le pont de Gennevilliers, gagner le quartier des Agnettes et voir le soleil prendre de la vigueur par delà les arbres et les immeubles qu'il voit depuis les larges fenêtres de son bureau.

Cet homme qui est curieux, observateur et qui n'aime rien tant que les rencontres, a fait ses comptes: près de deux cents artistes professionnels habitent Gennevilliers (sans compter les centaines de praticiens amateurs). Des plasticiens, des musiciens, des danseurs et des acteurs. «Et j'en découvre toutes les semaines». Ce beau constat lui a donné des idées.

D'abord celle des «produits frais». Souvent les artistes ont besoin d'un lieu de travail. Gonery Libouban les invite dans sa Maison. «Et quand ils le veulent, ils montrent soit un

travail en chantier, soit une avant-première». Libouban s'arrange pour que la soirée mette en présence deux artistes de deux disciplines différentes qui ne se connaissent pas. Créer des mariages entre artistes, il adore cela. C'est ainsi qu'il a fait se rencontrer la danseuse Marie-Agnès Arlot qui travaille à Gennevilliers avec le contrebassiste Nicolas Crosse, professeur au conservatoire de la ville ou les marionnettes de Jeanne Sandjian avec la guitare de Tomas Bordalejo. Le résultat de ces rencontres consiste en des spectacles portatifs faisant partie d'une vingtaine de propositions offertes au public, à la carte. C'est la nouvelle et belle idée de Libouban: la «Culture à domicile».

Vous habitez Gennevilliers, vous choisissez un spectacle, ainsi qu'une soirée. Libouban vient alors vous rendre visite: si votre habitat est trop étroit pour accueillir le spectacle et une quinzaine d'invités-spectateurs, on s'arrange en allant dans une des salles collectives qui se trouvent souvent en bas des immeubles de la ville. Le jour J, celui qui reçoit prévoit quelques rafraîchissements et autres gâteries, l'équipe de la Maison du développement culturel aide à l'accueil et le spectacle peut commencer. Le choix est grand. Par exemple le chanteur et griot burkinabé Salia Kouyaté, la chanson française de Monsieur Melon, les contes haïtiens de Mimi Barthélémy ou les contes cubains de Coralía Rodriguez, le «Scrabble déjanté» de la compagnie Public chéri d'après des textes de l'Oulipo, les créations radiophoniques de Sylvie Gasteau, la Soprano Isa Lagarde accompagnée au piano par Gilles Baissette ou encore l'homme tatoué Pascal Tourain qui fait une visite guidée de son corps. Le spectacle est gratuit, les artistes sont payés au cachet. Un beau succès qui touche une population qui va bien au-delà du cercle associatif.

«Depuis la grève des intermittents, beaucoup d'artistes se sont tournés vers les petites

formes. Par choix. Par nécessité. Mais aussi pour toucher un autre public» explique Gonery Libouban qui peste, à juste titre, contre ceux qui ont déclaré du haut de leur chaire parisienne ou ministérielle, «l'échec de la démocratie culturelle en France». Tout son travail, au plus près des gens, prouve le contraire. La preuve: il a senti, à l'automne dernier, qu'une partie de son public avait bifurqué vers le théâtre2gennevilliers. Il n'en a ressenti aucune amertume, au contraire. «Cela s'est fait naturellement.» Il en profite pour attirer un autre public. On quitte à regret la magnifique vue de ses fenêtres. On le laisse à la préparation de la nouvelle édition d'une des ses autres idées à succès: le «café-bavard».

La tour de Gégène

Dans son bureau, au sixième étage de «la tour», Yves Shebat contemple un terrain vague: le futur centre-ville. «Gennevilliers est une vraie ville, mais elle n'a plus de centre ville» soupire-t-il. Depuis que, dans les années 1970, la ville s'est dotée d'une mairie en forme de tour, son centre est introuvable, mais l'écrasante tour fait partie de «l'imagerie locale». Il en faudrait plus pour fédérer une ville «où les habitants sont d'abord du quartier où ils habitent: Les Grésillons, le Luth, les Agnettes ou le Fossé de l'aumône» constate cet homme qui est arrivé dans la tour en 1995, appelé par l'ancien maire Jacques Bruhnes, après avoir longtemps dirigé une radio libre. Le futur centre ville devrait marier culture, logements et commerces.

Depuis 2005, Shebat a la responsabilité d'un vaste secteur: «culture et communication». La langue de bois et l'autosatisfaction ne sont pas son fort. «On le constate un peu partout et c'est vrai à Gennevilliers: la politique culturelle marque le pas, analyse-t-il. On a tous les équipements culturels qu'il faut mais

cela ne suffit pas. Gennevilliers n'est pas une ville de riches et on n'arrive pas à joindre les plus démunis». D'où l'idée qui lui est chère de «la Culture à domicile», un projet mis en route en 2007. «Ça marche mais on ne peut pas dire que c'est gagné.» Rien n'est jamais acquis en la matière.

Le père fondateur de la galerie Manet, Bernard Point a doté la ville d'un fond d'art qui orne les cimaises de la mairie à l'étage des élus ou du côté de la salle des mariages. «Quelques pièces intéressantes et beaucoup de croûtes» juge Shebat qui aujourd'hui, «essaie» d'enrichir ce fond. «La tour ce n'est pas ce qu'on a fait de mieux, elle n'est pas très rock and roll» sourit-il Depuis son bureau, il ne la voit pas. Mais il voit la ville de Gennevilliers, il voit «Gégène». Et il n'est pas au bout de ses rêves.

La maison Manet

La maison ressemble à une mairie de village, d'ailleurs certains parlent de «Gégène» (Gennevilliers) comme d'un «village gaulois». De fait, avant «la tour», c'était la mairie de Gennevilliers, aujourd'hui la maison porte le nom de Manet. Le peintre a vécu à Gennevilliers, moins longtemps que Caillebotte, mais Manet est plus connu et puis «galerie Manet», cela sonne bien. On entre donc dans cette galerie comme dans une maison, on va de pièce en pièce il y a même une cheminée, on se sent bien, on est loin des cimaises souvent ingrates des galeries parisiennes. C'est aussi que ce lieu plein de recoins et d'annexes n'est pas seulement une galerie.

Depuis sa création en 1968, c'est tout autant une école. On y apprend l'art de peindre, de sculpter ou de photographier, de manier la terre les pinceaux ou la création numérique. 250 Gennevillois s'y adonnent. Sans compter les élèves des écoles. Depuis l'arrivée à de son

nouveau directeur Lionel Balouin, il y a six ans, la galerie Manet abrite également une école préparatoire aux Beaux arts, forte de douze élèves. Et bientôt un artiste pourra travailler là en résidence. Et tout ce monde là se croise, se frotte, se nourrit mutuellement: pour la classe préparatoire les expositions de la galerie vouées à la «scène émergente» sont un «outil pédagogique». Pour les artistes, exposer à Gennevilliers, c'est élargir leur horizon. Pour les Gennevillois, c'est avoir au village une galerie qui peut consacrer des expositions personnelles à des artistes avant Paris. Ou organiser des manifestations en écho avec ce qui se fait au théâtre: ainsi des manifestations sur «l'art et le sport» en marge du spectacle «Surface de réparation»

La galerie Manet est une ruche, ce n'est pas une chapelle. Lionel Balouin est passé de l'école des Beaux arts de Châteauroux au Musée des Beaux arts de Paris en passant par l'artiste Robert Combas. Il aime tout ce qui est singulier. «Je peux passer de quelque chose de très raide à quelque chose de généreux, l'important c'est de faire sortir des singularités» explique-t-il en se promenant parmi les tableaux de Marlène Mocquet, artiste on ne peut plus singulière à la peinture «habitée». Comme une maison.

Un Jean Vigo pour tous

Au cœur de la Cité jardins, le cinéma Jean Vigo dresse sa belle silhouette, désormais classée. Il faudrait aussi classer la mémoire de ce lieu car c'est là que tout a commencé en 1935 quand l'édifice flambant neuf comme tout le quartier (conçu par un architecte anglais) fut baptisé «Maison pour tous». Tous. Tous les Gennevillois. C'est là que le bouillonnement culturel de la ville a fait ses premières bulles, dans une ville de banlieue qui ne comptait alors ni bibliothèque digne de ce nom, ni galerie d'art, ni cinéma, ni théâtre, ni rien du tout.

Dans les années 1960-70, ces années bénies de la cinéphilie, le lieu est un ciné-club associatif où des critiques, des réalisateurs viennent débattre après la projection dans la salle qui frise les mille places.

Dans les années 1980, le lieu, resté associatif, devient un cinéma à part entière et prend le nom de Jean Vigo. Joli clin d'œil: le réalisateur de «Zéro de conduite» et de «L'Atalante» est mort en 1934 (il n'avait pas trente ans) et la Maison pour tous allait ouvrir l'année suivante, comme un passage de flambeau en forme de fidélité. Aujourd'hui le cinéma Jean Vigo a tronqué sa grande salle contre deux plus petites (208 et 88 places). Le lieu est resté associatif. La mairie paie les charges, l'entretien, le loyer, le cinéma vit sur ses recettes. C'est la seule salle de cinéma de Gennevilliers, le multiplex le plus proche est sur le territoire de Villeneuve la Garenne.

Le cinéphile Jacques Déniel a pris la direction du Jean Vigo en 2003. Ce natif de Brest ne connaissait pas Gennevilliers mais le monde du cinéma avait appris à l'apprécier. De 1987 à 1996 à la tête des Rencontres cinématographiques de Dunkerque, il avait été le premier à faire découvrir au public français le «Décalogue» du Polonais Kieslowski, le Portugais Monteiro, l'Iranien Kiarostami, le Lituanien Bartas et bien d'autres. Après un détour au Fresnoy, il est arrivé à Gennevilliers. Où il n'a eu qu'à ouvrir son beau carnet d'adresses pour faire venir au Jean Vigo la fine fleur des cinéastes français: les Jacquot, Assayas et autres Breillat.

«Pascal Rambert est venu me voir bien avant d'avoir été choisi. Il m'a parlé de son projet, de son envie de résidences de cinéastes» se souvient Jacques Déniel. Tous les postulants n'ont pas fait cette démarche. Depuis Rambert a été nommé et l'idée s'est concrétisée: le Français Jean-Paul Civeyrac et le Japonais Shinji Aoyama on tourné en 2008 dans les rues

de Gennevilliers. Le cinéma Jean Vigo mettra en place pour la saison 2008-2009 une rétrospective des films de ces cinéastes, pour Aoyama en liaison avec le Jeu de Paume et le Festival d'Automne de Paris.

Ce n'est pas la première fois que le cinéma et le Théâtre de Gennevilliers se retrouvent. Ce sont de vieux amis. Rien d'étonnant puisque Bernard Sobel (le créateur du Théâtre de Gennevilliers) a longtemps boxé dans les deux catégories (filmant ses spectacles ou créant des œuvres pour la télévision). Plus d'un soir, Sobel est venu au Jean Vigo parler d'un film qui allait être projeté et qu'il avait choisi en marge d'un de ses spectacles.

Chaque semaine, Jacques Déniel propose quatre nouveaux films avec un prix des places d'une moyenne de 4 euros: un film pour enfants et scolaires (18 000 entrées chaque année), un film art et essai, un film qu'il qualifie de «pointu» et un film populaire, «populaire, pas populiste» précise-t-il, en mettant les points sur les i: «il y a des films que je refuse». Cela ne va pas de soi, d'autant que le cinéma fonctionne sur ses recettes (l'apparition du Multiplex de Villeneuve la Garenne a entraîné une petite perte de spectateurs).

Le cinéma Jean Vigo porte haut et fort les couleurs du «cinéma indépendant de proximité» ici et là menacé (comme le Méliès à Montreuil) par les mastodontes des circuits commerciaux. Après la mort de Jean Vigo, les producteurs, craignant que le film ne soit pas assez commercial avaient coupé certaines scènes lors de sa sortie. Aujourd'hui, au cinéma Jean Vigo de Gennevilliers on projette aussi des films qui sont comme entièrement coupés du régime commercial. En cela, Jacques Déniel poursuit le travail des pionniers de la Maison pour tous. D'ailleurs les chèques qu'il signe portent toujours cette belle appellation: «maison pour tous».

Le caravansérail supérieur de musiques

Ne cherchez pas le bureau du directeur au Conservatoire de musique de Gennevilliers, Bernard Cavanna n'en a pas. Ne cherchez pas non plus son diplôme de «premier prix du Conservatoire National Supérieur de Paris»: comme ses amis Georges Aperghis et Pascal Dusapin, Cavanna est un autodidacte. Ce qui ne l'empêche pas, comme ses compères, d'être un compositeur contemporain apprécié du monde entier. Professeur, pensionnaire à la villa Médicis à Rome, collaborateur d'Antoine Vitez à Chaillot, compositeur de musiques de films et d'opéra un peu partout, il allait à hue et à dia quand il a eu envie de diriger un Conservatoire de musique. Il n'aime pas le mot «conservatoire» qui sent trop le renfermé, or il n'y a pas plus ouvert que cet homme là. Après un galop d'essai à Alfortville, il est arrivé à Gennevilliers il y a vingt ans, il s'est tout de suite senti bien dans cette ville, il n'en a plus bougé, il lui a même écrit un chant d'amour «Gennevilliers symphonie».

Le Conservatoire est une fourmilière de 700 élèves, «des mômes de 8 à 25 ans», 70 profs «zéro absentéisme», trois cycles, 60 concerts par an. Implantation locale rime ici avec fort attrait international. Les «mômes» de l'orchestre du second cycle (il y en a trois) aux trois quart formés d'élèves d'origine africaine, maghrébine et asiatique croisent des élèves venus du Japon, de Corée, de Jordanie ou de Ramallah – «des anciens étudiants sont allés former des professeurs à Ramallah et Tel Aviv» sourit le souriant Cavanna qui résume sa satisfaction: «quand on arrive à faire cela on a gagné notre salaire, car jouer c'est savoir écouter, c'est faire du lien».

Deux quatuors à cordes du Conservatoire ont participé au premier spectacle de Pascal Rambert, ce n'est qu'un début. Car la vie de

Cavanna comme celle de Rambert et de tout un chacun est faite de rencontres, donc de croisements. Le rap et le slam des ateliers du Tamanoir (la scène musicale de Gennevilliers) ont croisé plus d'une fois le chemin du Conservatoire. La musique arabo-andalouse y copine avec la klezmer, un film muet de Murnau avec la musique du jeune Alexis Savelif, sorti de Gennevilliers. Hormis la harpe et le piano, tous les instruments sont prêtés, et les élèves paient en fonction du quotient familial, le conservatoire de Gennevilliers, créé en juin 1936, a été pionnier en la matière. Alors parfois, Bernard Cavanna lâche ses «mômes» et prend le temps de composer des oeuvres qui lui ressemblent: par exemple un concerto pour accordéon muette et orchestre.

«Mais, c'est mon projet!»

Les débats entre Jean Vilar et les stagiaires des CEMEA (Centre d'entraînement des méthodes de l'éducation active) font partie de la légende du Festival d'Avignon. Chaque été les stagiaires se retrouvent dans le Vaucluse mais toute l'année on les croise à Gennevilliers dans des locaux au rez-de-chaussée d'une cité à deux pas du métro. Ils viennent là enrichir leur connaissances et ouvrir bien des horizons. Celui-ci dirige un centre aéré, celle-là est animatrice dans une maison de retraite, «on essaie de mettre en place des démarches d'accompagnement culturels» expliquent Jean-Pierre Weyland et Marianne Luret.

Pascal Rambert, à peine nommé, est venu les voir. «On lui explique que, pour nous, la culture englobe le social et non l'inverse, que la question culturelle est première et que les publics – de la petite enfance aux personnes âgées – qui viennent en stage chez nous, sont censés entraîner d'autres publics et donc ouvrir sur une vraie connaissance du monde sensible.

Et Pascal Rambert nous dit: mais c'est mon projet!».

Et tout s'est mis rapidement en place. En début de saison des stagiaires ont assisté aux répétitions du spectacle de Rachid Ouramdane. Comme des jeunes sportifs participaient au spectacle, ils ont aussi discuté avec eux, puis vu le spectacle et discuté encore. Le spectacle de Pascal Rambert en a choqué certains, et ce choc a été au cœur des discussions. Ils ont été ensuite visiter le théâtre et rencontrer des danseurs du spectacle. Et là les danseurs leur ont proposé de faire l'échauffement avec eux. Tout le monde s'est retrouvé sur le plateau. Et Pascal Rambert en les regardant, de s'exclamer: «c'est formidable, des vrais gens sur une scène, c'est beau!».

Sabrina Badja travaille dans «une structure pour enfants» à Bobigny et habite Noisy le sec «aime bien le théâtre plutôt humoristique, plutôt solo.» Elle séjourne 18 mois au CEMEA pour un stage à raison d'une semaine par mois. Elle a été surprise par le spectacle de Rambert. «Avec le recul, je me dis que cette forme de théâtre inhabituelle, je n'y serais pas allée si on ne n'avait pas incité à faire le déplacement. Et aujourd'hui cela me donne plutôt l'envie d'en revoir».

Monsieur Bernard

Il a fondé un théâtre dans cette ville qui n'en avait pas, il a fait d'une ancienne salle des fêtes un bel outil pour les artistes, il y a créé une revue baptisée «théâtre/public», il a aussi été longtemps conseiller municipal de Gennevilliers. On avait envie de marcher avec cet homme là dans les rues de la ville. On s'était donné rendez vous tôt un matin au métro, à deux pas des locaux du CEMEA au bas d'une cité. Il faisait froid. Il avait plus envie de parler que de marcher, alors on est allés au Cadran, sa tanière, «son» café, on a poussé la porte. «Bon-

jour monsieur Bernard» a dit le patron. «Bonjour monsieur Bernard» dira Rose, la cuisinière un peu plus tard. «Sa» place (un recoin) était prise, on s'est assis ailleurs.

Comme toujours Bernard Sobel a parlé de ce qu'il venait de voir ou de lire. Cette fois, un film du japonais Naruze, contemporain d'Ozu. «Avec Hubert Gignoux (un ancien de la décentralisation dramatique qui vient de mourir) on parlait souvent d'Ozu. C'est lui qui m'a dit que Ozu c'est l'infra-ordinaire. Et en marge de ce film, je me suis dit que, dans le fond, le problème essentiel de toute dramaturgie c'est le problème du changement. Car chaque être humain est en perpétuelle révolution. Les poètes sont pertinents, que cela soit ces cinéastes japonais, Gaby ou Lagarce – quand, ce qu'ils traquent, ce sont les interstices de l'être humain. Avant eux Shakespeare, Marlowe, Eschyle avaient inventé des machines à dire, des boîtes à outils.»

Bernard Sobel est arrivé à Gennevilliers lorsque Waldeck L'Huilier en était le maire –«le béret basque, grand financier, grand seigneur» résume-t-il. C'est avec lui que la «confiance est née». Elle a perduré avec les maires qui se sont succédés: Lucien Lantermier –«l'ouvrier», Jacques Bruhnes – «l'instituteur qui avait une certaine idée de la culture» et Jacques Bourgoïn, «un maire qui est resté prof de maths», jusqu'au départ de Bernard Sobel l'an dernier. Autant de compagnonnages et d'apprivoisements, sous le sceau de ce que monsieur Bernard appelle une «double maïeutique». A savoir: «apprendre que le peuple ne veut pas être populaire et que les pratiques artistiques ce n'est pas la culture, apprendre que le théâtre est un lieu d'humiliation et savoir qu'il est étonnant que Gennevilliers ait un théâtre. Car ce qui est difficile, c'est de faire comprendre aux gens qui n'ont pas un rapport quotidien aux pratiques artistiques, que la seule chose vivante que crée l'homme, c'est l'art».

Le 14 décembre 2007

Vous êtes un jeune de Gennevilliers entre 16 et 25 ans, vous êtes «déscolarisé» comme on dit des cosmonautes qu'ils sont en état d'apesanteur, comme eux vous ne savez plus où est votre centre de gravité, vous allez cul par-dessus tête, vous êtes paumé, à la dérive, même s'il vous arrive parfois de porter beau. Vous vivez dans la rue ou chez vos parents avec lesquels vous vous engueulez (eux-mêmes ne vont pas très bien, sont au chômage), vous êtes tombé dans la dope, l'alcool, vous trafiquez, ou vous cherchez du boulot et vous désespérez de ne pas en trouver, il vous arrive de piquer des trucs, vous êtes ce que le regard des autres (qui ne vous regardent pas) appelle un «jeune des banlieues». Un jour, peut-être parce qu'il fait beau, peut-être parce qu'on vous l'a conseillé, peut-être parce ce matin vous vous dites pourquoi pas, vous passez la porte de la «Mission locale» (pour l'insertion sociale et professionnelle des jeunes). Vous avez de la chance car la Mission locale de Gennevilliers est «atypique» nous dit Stéphane Chevalier l'un de ses neuf conseillers (et directeur adjoint). Dans le bureau qu'il partage avec lui, Michel Defremont (le directeur) opine. Il y a 400 missions locales en France, certaines sont «mono communales» comme Colombes, Clichy, et Gennevilliers - l'une des plus anciennes ouvertes en 82.

1400 jeunes ont poussé la porte en 2007. Chacun a été reçu par un conseiller qui va le suivre de 18 à 24 mois selon le principe de «la libre adhésion». Tout tient dans la relation qui se construit autour de différents challenges : formuler un projet professionnel, trouver un logement, une garde d'enfant (fille-mère), etc. La Mission locale s'appuie sur un réseau de partenaires locaux, départementaux, etc. Ses 25 ans d'âge parlent pour elle. Le théâtre2gennevilliers est, à sa manière, l'un de ces partenaires.

Quand John Malpede qui travaille régulièrement à Los Angeles avec des «homeless» (sans abri), a voulu une quarantaine de jeunes de Gennevilliers pour son spectacle «Red Beard, Red Beard», il est venu à la Mission locale. Dans le cadre des actions engagées avec le PLI (plan local d'insertion), des jeunes de la Mission locale ont visité le théâtre2gennevilliers. Et puis, surtout, il y a eu cette mémorable soirée du 14 décembre 2007.

Au départ, une conjonction de deux initiatives. D'une part, un «appel à projet» de la fondation Dexia suite aux événements de novembre 2005 en banlieue. D'autre part, les missions locales qui, parallèlement planchent sur des projets autour d'une «école de la citoyenneté», à Gennevilliers, deux jeunes, Adil et Laurent, s'y collent sous l'œil de Fouzia Bendelhoum, une des conseillères de la Mission locale. Avec le renfort de trois autres jeunes, ils associent les deux projets et répondent à l'appel de la fondation Dexia. Leur idée, formidable, est de travailler sur les préjugés (donc sur la stigmatisation, l'exclusion, etc.). Ils en listent une vingtaine et les définissent.

Pas besoin d'aller chercher bien loin : «Les jeunes : ce sont des délinquants, ils ne veulent rien faire»; «Les étrangers : on ne les aime pas tellement, ils ne sont pas comme nous, ils prennent le travail aux français»; «Les chômeurs : ils profitent bien du système, ils travaillent au black»; «Les policiers : que de la répression, ils contrôlent au faciès»; «Les conseillers ANPE ; ils ne font rien, ne proposent rien», «les patrons : ils ne veulent pas embaucher, ce sont des racistes, des exploités». Et ainsi de suite : femmes voilées, alcooliques, contrôleurs de la RATP, fonctionnaires ... On les citerait tous.

Ils ont ensuite l'idée de faire incarner ces préjugés par ceux qui en sont les sujets (un policier va incarner un policier, un chômeur, un chômeur, etc.) et de les confronter aux autres,

ceux là même qui contribuent au commerce des préjugés. Le pari est difficile mais il sera tenu. Le tout doit se concrétiser lors d'une soirée qui, on le devine, s'annonce festive. Sous la forme d'une «bibliothèque idéale» de préjugés que l'on feuille en chair et en os, par petits groupes, autour d'une table et d'un verre, en discutant.

«Pascal Rambert était venu nous voir avec Sylvie Goujon. Il nous avait dit vouloir arriver à ce que les jeunes de Gennevilliers poussent la porte du théâtre. Alors, on est allé leur proposer d'organiser la soirée dans leur «lieu de vie», le bar en bas, donnant sur la rue, pour que les gens dehors puissent nous voir» se souvient Fouzia.

Un vendredi soir de décembre, ce fut une belle soirée. Des hommes et des femmes, ceints d'une écharpe (comme les maires, les miss) où était inscrit le nom de leur préjugé, assis à une table, ouvraient le «livre» de leur vie et discutaient avec quelques «lecteurs». La fondation Dexia signa dans l'allégresse un chèque de 6000 euros couronnant ce projet atypique.

Parmi les préjugés, figurait : «la culture - le théâtre : ce n'est pas pour tout le monde, c'est pour les riches, les intellectuels, et puis ça coûte cher». Le «lieu de vie» ouvert à tous et de plain pied avec la rue était là pour contrer cet autre préjugé. Ce vendredi 14 décembre 2007, parmi les 170 personnes présentes à la soirée, il y avait plusieurs jeunes de 16 à 25 de Gennevilliers qui n'avaient jamais imaginé mettre un jour les pieds dans le théâtre.



PARTENAIRES

LES PARTENAIRES INSTITUTIONNELS

Le ministère de la Culture et de la Communication, DRAC Ile-de-France, La Ville de Gennevilliers, Le Conseil Général des Hauts-de-Seine.



LES PARTENAIRES DE PROGRAMMATION

La Comédie-Française, Le Festival d'Automne à Paris, Le Centre National de la Danse à Pantin, La Maison de la Culture du Japon à Paris, Les Films du Bélier (co-producteur des films tournés à Gennevilliers), T&M Théâtre-Musique, Le Laboratoire et la Fondation Nuage / Cloud Foundation, La Compagnie de l'A.



À Gennevilliers :

Cinéma d'Art et Essai Jean Vigo, École Municipale des Beaux-Arts / EMBA, Galerie Manet, École Nationale de Musique de Gennevilliers / Conservatoire Edgar-Varèse, École Municipale de Danse.



PARTENAIRE MEDIA

France Culture

Et Arcadi, Adami, Réseau Varèse, Bonlieu - Scène nationale d'Annecy, Culture 2000 pour certains spectacles de la saison.



LES PARTENAIRES DE L'EDUCATION NATIONALE

Établissements scolaires :

Lycée Galilée de Gennevilliers, Lycée Auguste Renoir d'Asnières, Lycée Jules Verne de Sartrouville, Lycée René Auffray de Clichy, Lycée Paul Lapie de Courbevoie, Collèges Edouard Vaillant, Guy Môquet de Gennevilliers, et François Truffaut d'Asnières, Écoles primaires de la boucle nord de la Seine.

Universités et grandes écoles :

Universités de Paris VIII-Saint-Denis, Paris X-Nanterre, Paris III-Sorbonne Nouvelle, Paris VII-Diderot, FEMIS, ESAM Design.

LES PARTENAIRES ACTIONS CULTURELLES ET ARTISTIQUES

DRAC Ile-de-France, Délégation à l'Action Culturelle de l'Académie de Versailles, Jeux de Scène au Conseil Général des Hauts-de-Seine, Inspection Académique des Hauts-de-Seine, Centre National du Théâtre, Maison du Geste et de l'Image.

À Gennevilliers :

Maison du Développement Culturel, Bibliothèques Municipales, services de la Culture et de la Communication, de la Vie Citoyenne, de la Jeunesse et des Sports, Antennes de quartiers Agnettes-Chevrons-Fossé, Grésillons-Chandon / Brenu-Sévines et Luth-Village, CEMEA, Mission locale, ETTIC, OPMHLM.



THÉÂTRE

GENNEVILLIERS

